

SHAMROCK



000

3-3-1-75M-5-47-3765

176752



RENÉ BOYLESVE

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE :



SOUVENIRS DU JARDIN DETRUIT

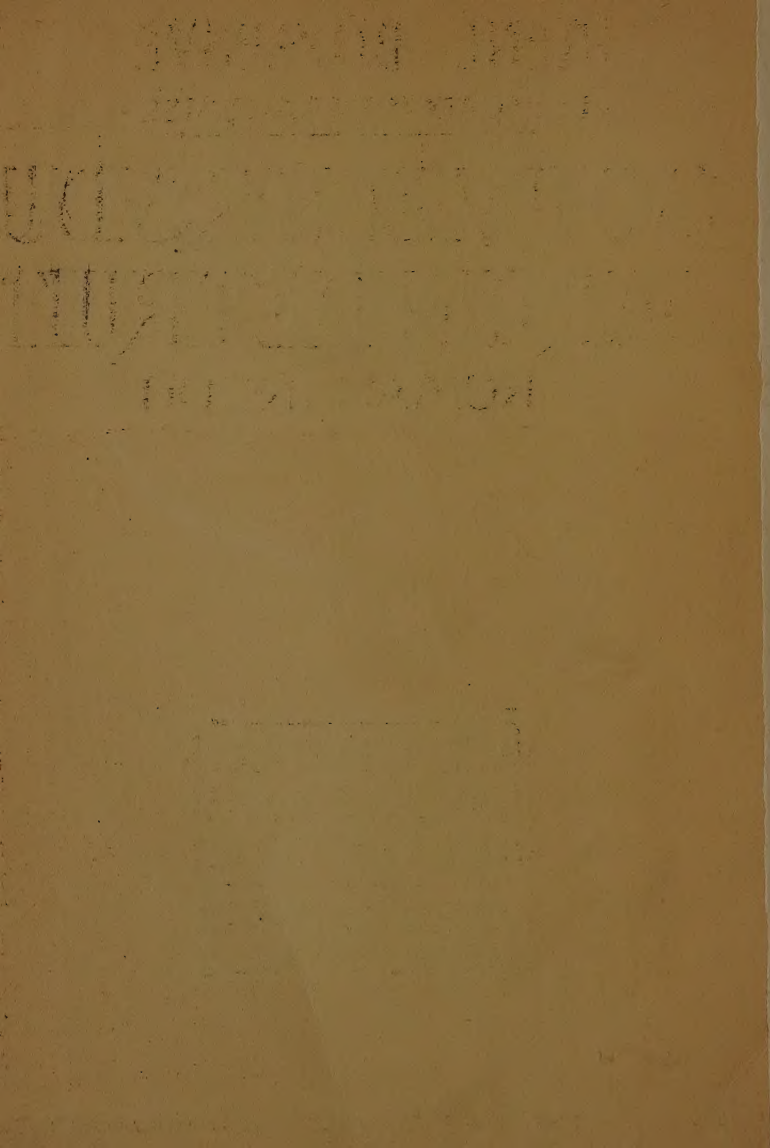
ROMAN INEDIT



LE LIVRE
MODERNE
ILLUSTRÉ

J. FERENCZI ET FILS
EDITEURS. PARIS

PRIX : DEUX FRANCS CINQUANTE



Schenck's 20/3/47. 56

SH

SOUVENIRS
DU JARDIN DÉTRUIT

Ouvrages parus dans la même Collection :

- PAUL BOURGET
de l'Académie Française.
- 14 **Némésis.** Roman.
Bois originaux de C. SERVEAU.
- FRANCIS CARCO
7. **Les Innocents.**
Roman.
Bois originaux de DIGNIMONT.
- A. DE CHATEAUBRIANT
12. **Monsieur des Lourdines.**
Roman. (*Prix Goncourt.*)
Bois originaux de C. SERVEAU.
- COLETTE
2. **La Maison de Claudine.**
Roman.
Bois originaux de C. SERVEAU.
6. **Les Vrilles de la vigne.**
Bois originaux de C. SERVEAU.
- LUCIE DELARUE-MARDRUS
11. **Le Pain blanc.**
Roman.
Bois originaux de JEAN BUHOT.
- MARC ELDER
- 15 **La Maison**
du Pas Périlleux.
Roman inédit.
Bois originaux de DIGNIMONT.
- R. ESCHOLIER
3. **Dansons la trompeuse.**
Roman. (*Prix Northcliffe 1921.*)
D'après les originaux de
E.M.M. JODELET.

- ÉDOUARD ESTAUNIE
de l'Académie Française.
10. **Solitudes.** Roman.
Ouvrage couronné par l'Académie
Française. Bois originaux de
C. SERVEAU.
- JOSÉ GERMAIN
5. **Pour Genièvre.** Roman.
Grand Prix Monthyon.
Bois originaux de PIERRE LISSAC.
- ABEL HERMANT
8. **Les Noces vénitiennes.**
Roman.
Bois originaux de C. SERVEAU.
- EDMOND JALOUX
4. **L'Amour de**
Cécile Fougères.
Roman inédit.
Bois originaux de C. SERVEAU.
- ANDRÉ LICHTENBERGER
9. **Rédemption.** Roman.
Bois originaux de GÉRARD COCHET.
- F. DE MIOMANDRE
1. **Écrit sur de l'eau...**
Roman. (*Prix Goncourt.*)
Bois originaux de C. SERVEAU.
13. **La Jeune Fille au Jardin.**
Roman inédit.
Bois originaux de GÉRARD COCHET.

En préparation :

EDMOND JALOUX
LA FÊTE NOCTURNE
Roman inédit. Bois de P. LISSAC.





RENÉ BOYLESVE

de l'Académie Française.

SOUVENIRS DU JARDIN DÉTRUIT

ROMAN INÉDIT

Bois originaux de MAXIMILIEN VOX



LE LIVRE MODERNE ILLUSTRÉ

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (XIV^e)

—
MCMXIV

THE
BIBLIOTHECA
MUSEI
HISTORICO-NATURALIS
MUSEI
HISTORICO-NATURALIS
MUSEI
HISTORICO-NATURALIS

La psychologie consiste-t-elle uniquement à fournir la solution définitive des problèmes? Ou bien ne demeure-t-elle pas dans son rôle quand, faute de pouvoir mieux faire, elle se borne à les poser?

Nous mettons une véritable furia francese à vouloir tout tirer au clair. C'est l'ardeur la plus louable, mais lorsqu'il se trouve qu'une question est trouble encore, n'appartient-il pas précisément au roman — genre libre, s'il en fut — de signaler le cas où nous ne voyons pas très clair.

Il me semble, quant à moi, que le domaine de l'amour, qui est pourtant le plus exploré, est celui qui plonge chaque jour dans la stupeur les esprits les plus avertis.

R. B.

SOUVENIRS

*Farfouille du
Debruit*





L'INEXPLICABLE

« Il y a toujours quelque surprise, en l'examen d'un cas d'amour. »



VOILA comment cela a commencé. Le 18 mai, vers onze heures, deux inconnus attirèrent mon attention sous les arbres. Ces gens se permettaient de piétiner la pelouse jusque là si sévèrement entretenue. L'un d'eux était presque un gamin, vêtu d'un imperméable de nuance beige

Copyright by J. Ferenczi et Fils 1924. Tous droits de traduction, adaptation, reproduction et représentation réservés pour tous pays.

et coiffé d'un chapeau mou fatigué; l'autre, sans âge apparent, et tête nue, portait des lunettes; il avait à la main quelque chose comme un grand cahier de papier blanc, ou bien une enveloppe de format « ministre », détail qui me frappa encore plus que la présence de ces deux intrus. Et ceux-ci marchaient très vite, avec la rapidité du merle qui, sous les ombrages, court comme un rat. Ils semblaient chercher un point de repère. En effet, tout à coup, je vis l'homme sans âge, à lunettes, s'arrêter; il leva le bras, haut et droit, et le « Burrey » beige s'immobilisa. Aussitôt, ce qui avait l'air d'un cahier de papier blanc ou d'une enveloppe grand format fut ouvert.

Horreur! ce n'était ni cahier ni enveloppe : du papier blanc, oui, mais qui se déplia par rectangles, à la manière d'une carte géographique; le verso, seul, en avait été visible, et l'abominable couleur du recto fut étalée en quelques secondes, jurant sur la verdure des gazons et des feuillages nouveaux : c'était un « bleu ». Comprenez-vous? Un « bleu », c'est-à-dire une de ces épreuves qu'obtiennent les architectes, du cliché qu'ils ont pris d'un plan. D'un plan! Comprenez-vous? L'objet était un plan. Ce que tenait à la main l'homme sans âge, à lunettes, était un plan. Ce qu'il déployait, là, à cent mètres de ma fenêtre, sous les verdure éclatantes de mai, c'était le plan du parc, le plan de la propriété tout entière, probablement! Et de quel sinistre augure était l'acte que j'é voyais, ce matin de printemps, à



onze heures précises, s'accomplir! Un plan? La propriété de la famille Desréaux était donc vendue? Événement déjà inquiétant pour le voisinage. Mais ce qui semblait pire : si, du plan de la propriété, des « bleus » avaient été tirés; si, à l'aide de ces bleus, on venait prendre des repères dans le parc, n'y avait-il pas à redouter le lotissement? autrement dit, des constructions prochaines? autrement dit la destruction d'un des derniers et des plus beaux parcs du très ancien Auteuil?

Je revis à plusieurs reprises, durant une semaine, les deux personnages dans le jardin. Je ne les apercevais pas toutes les fois que mon anxiété me portait à les chercher, parce que cette année précisément les feuillages étaient d'une épaisseur exceptionnelle. Mais, de ma fenêtre, je voyais la pelouse indignement foulée aux pieds, et le ruisseau allant au bassin, qu'ils enjambaient fréquemment, l'un, le gamin, avec légèreté, l'autre, que j'appelais à part moi le gnome, avec une remarquable maladresse. Ces deux monstres plantaient maintenant des « fiches » dans le sol. Ce sont de petites tiges de bois dont une extrémité, fendue verticalement, s'entr'ouvre en bec d'oiseau pour recevoir un mince chiffon qui s'aperçoit de loin. Ces fiches — arrachées sans doute aux lilas — ces chiffons sales, sur la pelouse jusqu'à présent soignée, passée à la tondeuse encore la semaine dernière, me causaient le genre d'irritation que j'eusse éprouvé si, pendant mon absence, un visiteur ivre eût rayé la glace de ma chambre en y inscrivant son nom.

Les héritiers Desréaux n'habitaient plus l'hôtel qu'ils faisaient cependant brosser comme un habit, peut-être par piété filiale, peut-être aussi dans l'intention de mieux séduire un amateur éventuel. J'allai m'informer chez le concierge qui me connaissait pour m'avoir vu maintes fois jadis à la maison. Il ne savait rien. « Comment! vous ne savez rien! Mais voilà deux géomètres qui salissent la pelouse, qui mesurent le jardin en long et en large, et qui plantent des fiches comme on ferait dans l'intention de ramer des petits pois! Et vous prétendez qu'on ne vous a rien dit?... » — « On m'a dit de laisser entrer ces messieurs, un point, c'est tout. » — « Mais, vous voyez bien que la propriété est vendue!... On va vous jeter bas l'hôtel et votre loge... On va construire; ça crève les yeux! » Le concierge me laissa apercevoir trois dents jaunes et se contenta de dire : « On m'a dit de laisser entrer ces messieurs... » C'est tout ce que je pus tirer de ce serviteur d'autrefois, résigné et discret.

Les choses n'ont pas traîné. Trois semaines exactement après la première apparition des géomètres sous les ombrages du jardin Desréaux, une équipe d'hommes, cette fois, apparut. Au milieu d'une allée, ils enfoncèrent quatre pieux solides, formant carré; ils les joignirent par des madriers et des planches horizontales qu'ils assujettissaient au moyen de cordages noués avec une compétence de matelots; ils recouvrirent le tout d'un petit toit : une sorte de demeure lacustre, étroite et haute; ils

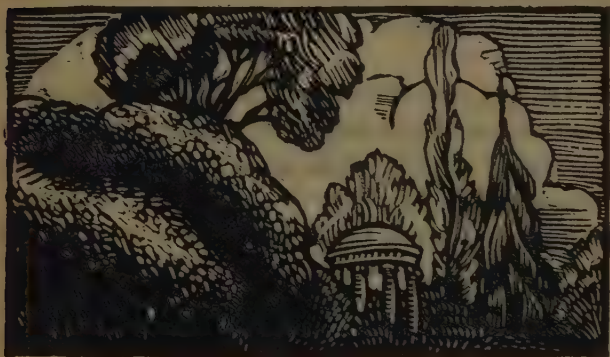


fixèrent là-dessous deux croix de Saint-André qui pouvaient sembler destinées au supplice d'esclaves; mais entre les branches de l'une et de l'autre se reposa un treuil inoffensif autour duquel s'enroula bientôt une chaîne; la chaîne, munie d'un bec, mordit un seau; on creusa le sol par dessous : c'étaient des puisatiers. Pendant quelques jours le seau, descendu dans le trou, remonta plein de terre et de pierrailles, et une petite montagne s'éleva au beau milieu de l'allée, devant la Chaumière. Plusieurs semaines tout demeura stagnant, comme si la nature du sous-sol eût déplu à l'architecte invisible. Puis, tout à coup, un matin, une nouvelle équipe. Mon cœur palpita. Ils étaient huit. Pendant que je les comptais, j'entendis un bruit inusité, dans une autre région du sous-bois : trois gaillards, en bras de chemise, s'agitaient

au pied d'un arbre et violaient, d'un premier coup de pioche, cette terre de luxe, vouée, depuis des générations, à jouer le seul rôle, auguste et délicat, d'un tapis de prière, entre des colonnes naturelles et sous des voûtes d'ombrages; quand l'instrument ne faisait que retourner le sol, le bruit ne parvenait pas jusqu'à mon oreille; mais lorsqu'il touchait, en l'écorchant, la racine, j'éprouvais un choc qui, à la vérité, était aussi bien moral que physique.

Quoique je ne pusse apercevoir, de chez moi, que la base du tronc attaqué, je connaissais si exactement ce jardin, j'y avais passé de si nombreuses heures, en plein jour comme à la nuit tombée, qu'il me fut aisé de me représenter, en toute sa structure, celui des géants plusieurs fois centenaires qui, le premier, allait tomber. C'était le grand orme situé à main droite quand, du perron de la maison Desréaux, on regardait dans le jardin; il couvrait ce qu'on appelait « la Chaumière » et son feuillage était chaque année le dernier qui fournît sa note dans le magnifique concert des verdure. Les marronniers avaient déjà laissé leurs fleurs se flétrir; les acacias, que leur anémie rend retardataires, répandaient leur parfum insinuant, alors que les trois maîtresses branches de l'orme, toutes nues encore, exhibaient encore leur musculature à travers la résille de leurs innombrables bourgeons couleur de cuivre rouge. Mais en deux semaines il était garni et balançait, sous la brise de mai, ses opulents plumages. L'orme est, parmi les arbres, celui qui

me console de la brutalité des tempêtes; la rafale est l'occasion de son triomphe; il atteint toute la beauté. Il ne se laisse pas fouetter comme un malheureux ébouriffé, échevelé, et que l'on croit sur le point d'être déchiré en lambeaux; il fait ployer la hampe flexible de ses éventails géants; on en voit la masse lourde ou légère s'incliner d'ouest en est, selon un mouvement lent dont le tronc reste maître, puis revenir contre le vent sans modifier leur rythme, aux exigences de l'ouragan



n'ayant consenti qu'une sorte d'exercice d'assouplissement, mais nullement à courber avec servilité un dos transi et grelottant sous les lanières. Cet orme dépassait les marronniers, qui étaient hauts, et quatre ou cinq de ses pareils à lui.

Je me souviens de mon émotion, la première fois qu'étant reçu chez Mme Desréaux, je vis, de la ter-

rasse qui s'étendait entre les deux perrons, un si admirable assemblage d'arbres, en plein Paris.

Ils ne se distribuaient pas selon ces savants dosages d' « essences » à quoi excellent les modernes jardiniers, puisqu'ils ne formaient qu'une épave d'un vieux parc à la française, fort antérieur à la construction de l'hôtel; mais, dans l'enclos présent, d'une contenance d'environ huit mille mètres, un heureux hasard avait permis que la maison, construite vers le milieu du dix-neuvième siècle, fût posée devant un paysage qui n'était rien de moins ni de plus qu'une des plus caractéristiques toiles de Watteau.

Des jardins de Watteau, ces arbres avaient la surprenante hauteur, l'enchanteresse disposition, la mystérieuse profondeur, et cette fantaisie qui ne s'imite point et qu'on ne saurait non plus définir parce qu'elle est à mon avis le suprême degré de l'art, celui où l'art, par un hasard miraculeux, s'oublie sans s'écarter de ses lois essentielles. Nous avons vu cela à certaines cimes du Gothique, à tels « romantismes » du Dante, à des morceaux de Michel-Ange, à des scènes de Shakespeare et à ces bijoux sans égaux que l'émancipation de la Régence inspira aux arts mineurs. Si la nature toute seule parvint jamais à un résultat de ce genre, ce fut en face du perron à double accès de l'hôtel Desréaux.



J'ai longtemps admiré ce parc, mais, pour ainsi dire à l'envers, c'est-à-dire en le prenant par une face opposée à celle qui offrait des grâces si opulentes au perron dont je viens de parler. C'est du temps que je fréquentais une bien modeste maison voisine, et alors que mes sentiments pour Mme de Pons m'empêchaient d'accorder une attention sérieuse à tout objet qui n'était pas cette jeune femme.

De chez elle, cependant, ou, plus exactement, de chez sa mère, en me haussant à l'aide d'une courte échelle posée contre le mur mitoyen, j'avais vu « la Chaumière », une statue isolée, la belle eau stagnante du bassin et le dessous de ces merveilleuses voûtes de verdure, trouées çà et là, à leurs sommets, de déchirures fantasmagiques par où tombait, les soirs d'été, la lumière de la lune qui transforme toutes choses. C'est cette féerie, et encore prise à rebours et d'un si mauvais siège, qui m'avait inspiré le désir de connaître les heureux détenteurs de ce lieu privilégié et de pénétrer dans leur parc.

Mme de Pons en éprouvait le même désir que moi. Elle ne me l'avoua pas aussitôt qu'elle l'eût pu faire, ce qui, d'ailleurs, contribua à piquer ma curiosité. Quand je lui demandai pourquoi elle m'avait caché son désir et en outre comment il se faisait qu'étant voisine et qu'étant charmante, elle n'avait pas fait la connaissance de la famille Desréaux qui recevait beaucoup, elle me dit, un doigt sur les lèvres : « Je vous raconterai cela... »

Bien entendu, je n'avais eu de cesse qu'elle ne m'eût raconté cela.

Mais ce ne fut pas chose facile. On brûle d'envie de raconter le moindre fait qui s'entoure d'un peu de mystère; on annonce qu'on le racontera; l'engagement ne coûte rien encore; mais les scrupules naissent à l'instant précis de l'exécution.

Quand cet instant se présenta, Mme de Pons me dit :

— Décidément, non; je ne peux pas.

— Mais enfin! quel est donc l'obstacle? dit-elle.

— Je ne peux pas vous raconter pourquoi je n'ai jamais été chez eux, pourquoi je n'ai pu aller chez eux.

— Si vous étiez une autre femme, je verrais là-dessous une histoire d'amour. Il y a chez les Desréaux un homme qui...

Elle éclata de rire.

— Si vous saviez à quoi je pense!... Non, je vous jure qu'il ne s'agit pas de moi.

— Alors, pourquoi vous est-il impossible d'aller chez les Desréaux? C'est votre mari qui y connaît quelqu'un?

— Non. Rien de mon mari dans cette affaire.

— Je retiens qu'il y a une affaire; une affaire à laquelle vous êtes mêlée de près ou de loin... Que vous me tourmentez! Vous savez combien je suis prompt à me monter la tête. Je vous vois dans une intrigue. La seule pensée m'en est insupportable...

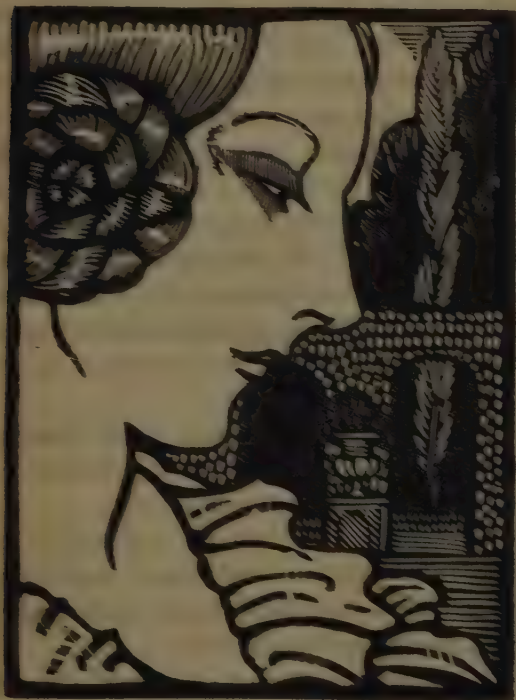
— Allons! allons! n'ayez aucune inquiétude : il ne s'agit même pas d'une amie à moi, il s'agit d'une femme





qui aime — oui, là! c'est une histoire d'amour — qui aime éperdument un ami intime des Desréaux.

— Et après?...



— Attendez! Cette femme appartient à une famille que je connais.

— Et après?...

— Attendez! L'homme, lui, celui que fréquente chez

les Desréaux, est marié; il vient là sans cesse avec sa femme. Les époux passent pour faire le meilleur ménage. Et l'extraordinaire est qu'ils le font. Ici est tout le caractère original de l'aventure, et qui peut la faire tourner d'un moment à l'autre au tragique. S'il s'introduisait chez les Desréaux le plus léger soupçon que ce ménage excellent n'est pas sans tache, il y aurait un tremblement de terre dans le jardin que vous aimez et dont ma maison est bien proche. Vous ne voulez pas me faire écraser par ces beaux arbres ou ensevelir sous cette pelouse? Sérieusement, l'idée que je pourrais me trouver dans cette maison, étant dépositaire d'un secret si grave, me gêne; l'idée qu'un mot, un mouvement involontaires pourraient m'échapper dans cette maison et produire l'explosion, me paralyse.

— Vous connaissez une intrigue qui est ignorée ou que vous croyez ignorée dans la maison Desréaux; et puis c'est tout. La belle histoire!

— Sans doute, si vous réduisez la chose à la commune mesure, c'est un fait banal; mais je vous dis, moi, qu'il s'agit d'une circonstance qui n'est pas ordinaire...

— Comment savez-vous cela?

— Evidemment, puisque je ne connais pas moi-même les principaux intéressés, je ne puis le savoir que par quelqu'un qui le raconte...

— Ah! Il y a donc quelqu'un qui raconte...

— Qui me l'a raconté, à moi; c'est tout ce qu'on en peut dire.

— Peut-il se faire que quelqu'un ne raconte l'aventure qu'à vous seule? D'autres, l'ayant apprise, la raconteront; elle arrivera, c'est fatal, jusqu'à la maison Desréaux et jusqu'au curieux ménage dont vous ne voulez pas troubler la paix.

— Je ne vous dis pas le contraire, mais dans le cas qui nous occupe, l'aventure, on apprendra que je la savais, et je ne veux pour rien au monde être soupçonnée d'avoir trahi un secret...

Je me souviens, comme s'il datait d'hier, de ce dialogue entre Mme de Pons et moi. Il eut lieu dans le tout petit jardin, large trois fois comme la toute petite maison habitée alors par cette charmante femme et sa mère. J'ai rapporté ailleurs que ce modeste parterre était séparé par un mur peu élevé du grand jardin Desréaux, et je verrai toujours Mme de Pons grimpée là contre, sur une échelle, pour admirer la splendeur du sous-bois, la nuit... Ses jambes étaient éclairées par la lueur rose de l'abat-jour situé dans la salle à manger; cette lueur si faible fixait un point brillant sur une des mules vernies, et quand la jeune femme souhaita de descendre, je soutins, par la taille, tout le poids de celle que j'aimais alors... On n'oublie pas ces détails-là.

Je ne cherchai pas à allonger la discussion parce que je voulais épargner tout désagrément à Mme de Pons. En réalité, je n'eus pas de peine à laisser ce faible incident s'effacer dans ma mémoire. Des événements m'accablèrent peu après. Le mari de Mme de Pons, absent

et pour ainsi dire séparé d'elle, revint à Paris; elle le vit; il était malheureux; elle retourna à lui, et moi à ma solitude. Mais, comme j'étais irrésistiblement attiré par les endroits qui avaient servi de cadres à mon trop court bonheur, je demeurai à l'affût d'un appartement voisin de cette rue du Bouquet-d'Auteuil où je pourrais, au moins de loin, apercevoir quelquefois une femme qui, pour m'avoir enchanté un an, comptait plus que toutes celles que j'avais pu connaître. A cette époque on se logeait encore à son gré. Un appartement fut vacant, quelque six mois plus tard, non pas rue du Bouquet, mais dans la petite rue des Espaliers, qui lui est parallèle, et au rez-de-chaussée d'un vieil immeuble ayant vue sur la maison où Mme de Pons avait vécu durant son quasi-veuvage, et sur la forêt qu'était la propriété Desréaux. J'y vins m'installer. J'y ai habité vingt-deux ans. Et c'est de là que je viens d'assister à la dévastation du fameux jardin, à la démolition de l'hôtel, à la mise en chantier des terrains. C'est là, on le comprendra, que je suis tenté de rassembler mes souvenirs.

J'aurais reçu de mon installation nouvelle un plaisir d'une extraordinaire saveur, car la vue de ce beau jardin me ravissait, si je n'avais eu en même temps sous les yeux le petit parterre, lieu de mon bonheur, une année durant, et désormais motif de regret et d'amer dépit. Mais nous sommes si étrangement composés, que je ne tardai pas à faire sur moi cette remarque : du plaisir de contempler le jardin Desréaux et de la douleur que

me causait la vue du parterre, c'est cette dernière que j'avais cherchée surtout, en choisissant mon appartement.

Cependant, hiver comme été, lorsque je me reposais de mon travail, ma flânerie souvent consistait à regarder le jardin Desréaux. Je me souviens du premier automne que je le vis rougir, jaunir, pourrir, et puis, en une semaine, disperser au vent du sud et sous la pluie ses derniers feuillages. Depuis un mois, l'hôtel, au fond du vaste enclos, commençait à se dévoiler. Il n'était pas beau; mais il était d'assez bonnes proportions, le toit à la Mansard, la façade sans surcharge, le perron, à double escalier, orné d'une rampe très commune mais que cachaient, à la belle saison, de magnifiques massifs de rhododendrons. J'entendais, à heures fixes, les hautes persiennes s'ouvrir le matin et se fermer le soir. Dans la deuxième semaine de novembre, par une soirée très douce due à l'Été de la Saint-Martin, les portes-fenêtres du rez-de-chaussée furent entr'ouvertes et des airs de Bach, de Mozart, de Rameau, de Gluck, me parvinrent à la faveur du parfait silence.



J'avais redouté la vue des arbres dépouillés qui nous rend l'hiver plus sensible, mais le dessin magistral des ormes, celui des vieux acacias et même des marronniers, me donna une occasion d'admirer la nature végétale, que je n'avais pas escomptée. Une estampe remarquable par la seule beauté du trait peut nous consoler de la perte momentanée d'une peinture opulente. Vers Noël, sous la neige — que cependant je n'aime pas — le spectacle devint féerique. Je faisais à ma fenêtre des stations trop fréquentes et trop prolongées. Le jardin Desréaux me dérobaît plus de temps que n'eût fait une liaison amoureuse; et, comme précisément, je regrettais une telle occasion de distraire des heures à ce que nous appelons les occupations sérieuses, voilà que je me surprénais à m'éprendre jusqu'à la passion pour cet enclos qui, non seulement charmait mes yeux, mais s'incarnait en une sorte de personnalité mal définie encore pour moi, et possédant toutefois les attributs d'un être vivant : le mouvement, le changement, la naissance, la croissance, la maturité, la décrépitude, la mort; avec cela, de la fantaisie, du caprice, de l'imprévu, de la grâce, des alanguissements et des colères, les suavités du printemps, les torpeurs de l'été, les contorsions et les rugissements des tempêtes; il y faut joindre le pullulement des oiseaux, leurs criaillements, leurs chants; et encore cet inconnu qui se soupçonne dans l'épaisseur des feuillages et dans les ombres de velours qui tapissent le sol par les nuits claires, et qui communique à la personnalité imaginaire d'un jardin

ancien ce qu'il faut d'énigmatique à toute chose pour exercer une séduction profonde.

Au temps dont je parle, il y avait dans le bassin du jardin Desréaux un couple de canards habitant une minuscule cabane sur pilotis, qui les mettait à l'abri des chats. Le nasillement américain des canards, loin d'être délectable, certes, me devint pourtant sympathique, parce qu'il était la voix la plus constamment entendue du jardin, la voix même du jardin; c'est par l'ingrat organe des canards que le jardin m'était rappelé lorsque je ne me trouvais pas à la fenêtre; et, lorsque je me trouvais à la fenêtre, le jardin solitaire et silencieux, le jardin que j'aimais, était le plus souvent sensible à mon oreille par l'unique voix des canards.



Vous pensez bien que tous les chats du quartier, à certaines époques, du moins, se rencontraient pour leurs affaires passionnelles, dans ces lieux paisibles. Puisque j'en viens à ces chats, c'est le moment de dire le rôle que, l'un d'eux joua, par le plus grand des hasards, dans le récit que je suis en train de composer.

L'immeuble dont j'occupe le rez-de-chaussée est environné par une bande de terrain négligemment entretenu où rampe à sa guise le lierre et où poussent, non

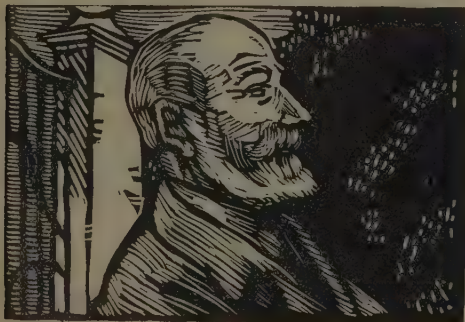
moins libres, quelques fusains et lilas. Une grille, à dix mètres de ma fenêtre, sert de frontière entre le domaine de mon propriétaire et celui de la famille Desréaux; les barreaux en semblent trop rapprochés pour qu'un chat de taille moyenne la puisse franchir, fût-ce en s'étranglant le train de derrière; mais où ces animaux ne passent-ils pas? Un matin d'avril, en pénétrant dans mon cabinet, je trouvai, assis devant mon feu de bois, somnolent, et comme chez lui, un énorme matou angora, au poil somptueux, et dont la queue, décrivant autour de lui un ovale parfait, semblait l'isoler du reste du monde, comme fait la chenille sur laquelle repose un globe de pendule. Je le saluai en souriant; je lui adressai la parole; il ne fit aucune attention à moi. Ma vieille bonne, avertie de la présence de cet hôte nouveau, ignorait d'où il était venu. Je résolus de ne pas plus m'occuper de lui qu'il ne faisait de moi. Au bout d'une heure de travail, relevant la tête, je ne le vis plus; il n'était pas dans la pièce. La fenêtre était demeurée entr'ouverte : il avait fui sans bruit par la même fissure qui lui avait permis d'entrer.

Le lendemain matin il était devant mon âtre, aussi placide et indifférent. Le surlendemain, l'air étant vif et ma fenêtre close, sa grosse masse obstruait un carreau de vitrage, à l'extérieur, mais en plein soleil. J'ouvris; il entra, sans se presser. L'ayant alors caressé sans qu'il m'y eût invité le moins du monde, il se montra sensible jusqu'à l'exubérance à mon geste; il quitta même le



foyer pour sauter sur ma table, ce qui ne me plut guère, puis de la table sur mes genoux, où il se blottit et ronronna pendant que je tachais d'encre de belles pages vierges.

Pareil manège se répéta durant plusieurs semaines,



mais avec cette variante que le chat prolongeait ses visites jusqu'à accepter mon déjeuner, jusqu'à faire la sieste avec moi dans ma chambre à coucher; après quoi, le soleil, il est vrai, ayant tourné, l'animal disparaissait sans que, la plupart du temps, on y pût seulement prendre garde.

Un matin, je remarquai que mon matou portait un collier; un collier comme un chien; un fort beau collier, ma foi, en cuir rouge et orné d'une plaque de cuivre où un nom, une adresse étaient gravés : « M. Desréaux, 15, rue du Bouquet-d'Auteuil. »

Ah! Les sorties fréquentes et prolongées du chat

avaient provoqué de l'inquiétude; on le soupçonnait d'avoir adopté quelque maison; on entendait en avertir les hôtes que le vagabond n'était ni abandonné ni même libre; qu'il était la chose de quelqu'un. Je ne pouvais plus continuer à favoriser les caprices du chat sans me rendre coupable vis-à-vis de la famille Desréaux. Que faire? Evidemment, les avertir de ce qui se passait.

C'est ainsi, et, en vérité, sans l'avoir voulu, que j'entrai en relations avec les propriétaires du jardin. J'écrivis à Mme Desréaux, car je supposais que c'était elle qui avait surtout souci de son chat. Ma lettre eut sans doute l'heur de lui plaire. Elle ne me le dit pas, ne m'y fit pas réponse, mais m'envoya son mari.

Je ne le connaissais pas, ne l'ayant jamais aperçu sous ses arbres. C'était un homme d'une soixantaine d'années, petit et propre, la barbe neigeuse et fort soignée, l'œil actif et prompt. Avant d'accepter le siège que je lui désignais, il avait ajusté son lorgnon et parcouru plusieurs rayons de ma bibliothèque. Il s'assit et nous causâmes. L'entrée en matière, fournie par notre « commun ami », le matou, était plaisante.

— Et alors, monsieur, me dit-il, vous passez de longues heures à votre table?

— J'écris, lui dis-je.

— Ah! Vous écrivez...

Mon nom, qui ne fut jamais beaucoup connu, ne l'était pas du tout de lui. Après une pause, il ajouta :

— Et vous faites du feu en avril?

— Je suis frileux, précisément parce que je passe de longues heures à ma table.

— Vous faites du feu... Voilà ce qui plaît à Minet.

— Hélas! Monsieur, je n'ose me flatter de lui inspirer une sympathie par ma personne.

— Oh! les chats, dit M. Desréaux — et en cela ils ressemblent beaucoup au commun des mortels — s'établissent à l'endroit qui leur est le plus douillet.

— Je crois que votre proposition est exacte des animaux beaucoup plus que des hommes qui, contrairement aux apparences, me semblent perdre la sensibilité à mesure qu'ils se civilisent...

— Vous êtes philosophe? me demanda M. Desréaux.

— Mon Dieu, non. On me dit romancier.

— Romancier... Mais, vous avez autour de vous des ouvrages bien sérieux!

M. Desréaux professait l'opinion que j'ai toujours recueillie chez quatre-vingt-dix-huit personnes sur cent, à savoir que les romanciers ne sauraient avoir l'esprit que frivole.

J'atteignis sur un de mes rayons, précisément un des ouvrages dont il avait lu les titres, d'un clin d'œil, et lui demandai la permission de lui lire la célèbre page de Taine sur la grandeur du romancier.

M. Desréaux m'écouta avec attention et étonnement et n'en conclut rien. A propos de Taine, de qui il avait beaucoup entendu parler, bien qu'il ignorât cette page,

il me dit qu'il lui savait gré surtout d'avoir exhumé Stendhal. De tous les écrivains du siècle qui finissait, Stendhal était son homme. Mais, ayant adopté celui-ci, il s'en tenait là. Si ce n'était pas satisfaisant, ce n'était pas si bête. Nous pûmes causer, très agréablement, une heure. Et, quand il se leva, il me demanda si je consentirais à faire à Mme Desréaux l'honneur d'une visite.

Dans le courant de la même semaine, j'étais invité à dîner.

Cette liaison nouvelle ne me plaisait qu'à moitié, car je redoutais qu'elle ne fût un peu lourde, à cause du si proche voisinage. Mais la perspective de me promener sous les arbres était pour moi d'un attrait considérable. Pouvais-je espérer rencontrer en Mme Desréaux une femme supérieure, une amie très rare et en ses familiers une compagnie du meilleur choix ?

M. et Mme Desréaux étaient gens de goût. L'aspect de leur intérieur le manifestait dès l'abord. Appartenant l'un et l'autre à d'anciennes familles, ils avaient conservé un mobilier où la Restauration, l'Empire, le XVIII^e et le XVII^e siècles se coudoyaient tout naturellement et sans dommage, abrités de ce tri pédantesque qui faisait ressembler les appartements cossus d'il y a vingt ans à des salles de musées ou à des planches didactiques extraites d'ouvrages scolaires. Ce ménage était amateur de musique, et, dès la première soirée que je passai chez lui, j'eus le plaisir d'entendre une femme, non pas précisément jolie mais pleine de charme, qui jouait du Mo-

zart, chose extraordinaire, avec autant de bonheur qu'elle interprétait le Chopin. Elle se nommait Mme Barégère. On me présenta son mari qui était le médecin de la maison. A trente ans passés, je n'avais jamais eu de médecin depuis le temps de ma coqueluche et de ma première communion; je n'avais pas besoin de médecin, mais je commençais à appréhender d'en avoir besoin, aussi me laissai-je approcher de celui-ci avec beaucoup de complaisance. C'était un homme d'un extérieur agréable; il paraissait intelligent et cultivé. Je songe aujourd'hui que s'il me plut, c'est avant tout parce qu'il avait lu, lui, un de mes livres, et qu'il m'en parla, sans me flatter, mais en ces termes de saisissante critique que nous rencontrons souvent chez ceux qui ne font pas profession de juger les livres. Avant la fin de la soirée, nous étions bons amis. Il s'empessa de faire part de cette nouvelle à sa femme.

Mme Desréaux, témoin que j'avais conquis son médecin comme son matou, commença à me considérer d'un œil nouveau. Le docteur Barégère lui ayant fait l'éloge de mon livre, lui permit de donner libre cours aux bonnes dispositions qu'elle avait à mon endroit. De cet instant toute glace fut rompue. En peu de jours, je devins un ami de la maison Desréaux :

— Puisque vous restez chez vous, au lieu de regarder par la fenêtre, venez donc quand il vous plaira prendre l'air dans le jardin... Vous pourrez « gribouiller » à votre aise sous la Chaumière!

Peut-être aussi désirait-on que je fusse toujours dans le jardin, afin que Minet ne fût pas chez moi.

Je profitai de la permission, car elle était infiniment appréciable. Je rencontrais le Docteur plus souvent que les maîtres du lieu; il venait presque tous les jours. Et comme il aimait à causer, quand il n'était pas trop pressé, je le voyais se montrer, timidement, sur le perron, et regarder d'où venait le vent : c'était sa façon, tout en me signalant sa présence, de me dire : « Si je ne vous dérange pas... »

Il me « dérangeait » la plupart du temps; mais j'aimais à être dérangé par lui. La causerie avec lui n'était jamais vaine; il m'apportait des faits précieux et parfois un commentaire qui valait les faits. Ne s'amusait-il pas à me soumettre aussi des « cas » en m'appelant alors, invariablement, « le psychologue » ?

Il était, lui, dans la maison, très populaire. Petits et grands l'y regardaient presque amoureusement; ceux-ci à cause du prestige que lui conférait la confiance absolue de Mme Desréaux, ceux-là parce qu'il avait tiré quelques-uns d'entre eux de forts mauvais pas, en particulier le maître d'hôtel et une petite bonne; et l'on prétendait que des voisins indigents venaient le consulter à l'office où il avait ainsi laissé se constituer une clinique gratuite. Quel homme étonnant! Il savait tout; il émettait des vues personnelles et toujours ingénieuses sur les sujets les plus variés; il considérait les choses d'un point de vue désintéressé et élevé. Médecin des hôpitaux,

agrégé, il avait, jeune encore, déjà soumis à l'Académie de Médecine les résultats de quelques expériences qui l'avaient fait traiter de dément par la plupart, et par quelques-uns « d'espèce de génie ». Je n'avais pas qualité pour le juger sur ces questions techniques, mais sur les matières accessibles au commun des mortels, on pouvait le tenir un grand homme. Seulement, il avait tant de



simplicité, si peu d'orgueil, et il était dénué de savoir-faire et d'ambition vulgaire, à un tel degré, que l'on pouvait non moins pronostiquer qu'appelé, comme il l'était, à rendre d'importants services, il n'en tirerait jamais profit.

Sa situation chez les Desréaux était augmentée par celle de Mme Barégère, musicienne, douée d'une voix de contralto excellente, et, outre cela, personne en tous points exquise. Quoiqu'il vînt fréquemment chez les

Desréaux des artistes illustres, que j'y aie vu Saint-Saëns comme Fauré, Debussy comme Reynaldo Hahn et Ravel, débutants, et des exécutants comme Pugno, Isaïe, Jacques Thibault, Hollman, Mme Barégère n'était par aucun d'eux éclipsée : tous s'inclinaient devant son talent et aucun ne la traitait comme un amateur. Son mari éprouvait de ce fait une joie étrange, que j'eus de la peine, tout d'abord, à analyser. Je l'ai vu, un soir qu'elle accompagnait à quatre mains Edouard Rissler, dans l'exécution d'une sonate de Beethoven, verdier d'émotion : cet homme, dont l'esprit était lourd de préoccupations scientifiques, avait la sensibilité d'une fillette. Cette fois-là, la « Wallenstein » achevée, le grand pianiste embrassa son accompagnatrice ; elle eut un immense succès, et je remarquai que son premier regard fut pour son mari.

Certains soirs du mois de mai de cette année, qui fut splendide, je m'écartais avec le Docteur, et nous causions à perte d'haleine dans le jardin. Les grandes portes-fenêtres étaient ouvertes sur le perron ; une lumière discrète laissait paraître les vieux portraits de famille sur les damas un peu fanés, on distinguait la tête dorée d'une harpe et le jabot blanc d'un domestique portant un plateau ; et puis, tout à coup, la voix de Mme Barégère s'élevait, et nous nous taisions pour écouter une mélodie. Quelle que fût l'ardeur de la conversation — et Dieu sait s'il avait du goût à émettre et à entendre des idées ! — le Docteur s'interrompait, et vous interrompait, pour

écouter sa femme. Aussitôt après, il reprenait sans hésitation le fil de ses idées, mais, durant un instant appréciable, je remarquais qu'une pensée étrangère et secrète, se superposait à celle qu'il exprimait; et je l'étudiais si attentivement, qu'il m'arrivait de sentir alors je ne sais quelle tristesse dans le ton de sa voix. Il suivait son idée interrompue le temps de la romance, oui, il la conduisait sans faiblesse, assurément, cependant une seconde idée inavouée, était née de l'émotion qu'il venait d'éprouver par sa femme, et, chose incompréhensible, cette seconde idée, chez lui, était triste.

Voilà qui venait confirmer l'impression que j'avais eue une première fois en le voyant regarder sa femme avec autant de mélancolie que d'amour.

Mais, par la suite, dans d'autres circonstances où sa femme n'intervenait pas, du moins directement, j'entendis la voix du Docteur fléchir de la même manière, perdre toute sa sonorité comme une cloche soudainement fêlée, et, en même temps, son regard si pur, si limpide, si peuplé, semblait se retirer en arrière, sur un plan reculé, et les idées nombreuses et agiles qui se mouvaient et bondissaient tout à l'heure à la surface comme de jeunes bacchantes, je croyais les voir s'écouler, pareilles à une foule après le spectacle terminé. Peut-être, au beau milieu d'un colloque animé, songeait-il à des misères connues de lui et sur lesquelles il gardait le silence? A quoi songeait-il?

Dans les rapports de sa femme avec lui, devant le

monde, rien de pareil. Elle l'aimait, c'était éclatant; et il était inadmissible qu'une arrière-pensée se logeât sous la tendresse dont elle le couvrait. Ils s'aimaient; ils avaient deux enfants; ils étaient heureux. Ce que je percevais de singulier ou d'inquiétant chez le Docteur, pourtant si normal et si sain dans tous ses aspects, hormis un, n'était-ce pas, après tout, une de ces anomalies, que l'on rencontre si souvent, même légères, chez les hommes de génie?

Je me livrais aux supputations les plus baroques. N'avais-je pas été jusqu'à me souvenir tout à coup de ce ménage dont m'avait parlé Mme de Pons, qui fréquentait les Desrèaux et qu'une invraisemblable aventure taraudait à l'intérieur comme un ver une pomme d'apparence intacte?

Mais, presque dès les premiers jours, le ménage, je l'avais trouvé. Il n'était pas pour cela besoin d'être grand « psychologue ». Une jeune femme, jolie, très jolie même; fort amoureuse de son mari; celui-ci un peu bellâtre, assez froid, parfaitement correct, empressé — trop, à mon avis — envers sa femme, et trop manifestement négligent des avances qu'il recevait des autres femmes, peu commun par ailleurs, intelligent, et, quoique jeune, titulaire d'une chaire à l'Ecole des Hautes Etudes. J'avais décidé que cet homme-là était aussi titulaire d'une liaison, et que sa femme, si elle l'eût su, fût devenue folle. En effet, à peine un quart d'heure de bavardage avec trois habituées de la maison, prises au hasard, et l'aven-



ture du professeur m'était contée par le menu, laquelle était, ma foi, romanesque.

Mon Dieu! Mme de Pons n'eût jamais été qu'une initiée de plus à ce roman, et la charge du « secret » n'eût pas été si lourde! Ce n'était, en vérité, pas la peine de se priver de franchir le mur du fameux jardin.

Mais, avec tout cela, le ménage auréolé des rayons de l'aventure étant identifié, l'hypothèse que je me flattais de tenir pour expliquer l'anomalie de mon cher Docteur n'était pas valable. Il m'en fallait rechercher une autre.

Depuis l'établissement de la belle saison, le vieil angora était beaucoup moins assidu à mon rez-de-chaussée; il trouvait le soleil ailleurs. De sorte que je me donnais, pour passer dans le jardin, le prétexte d'aller à la découverte de l'endroit où le chat savourait le soleil, et c'est l'excuse que je fournissais à Mme Desréaux, si je la rencontrais, excuse qui l'amusait beaucoup, contente qu'elle était, au fond, que je fusse un peu privé de son matou.

— Cherchez, cherchez! disait-elle, cela vous fera une promenade : un peu de mouvement est nécessaire à messieurs les intellectuels.

En réalité, ce n'était pas le chat qui me rendait anxieux, mais je me disais : « Si Barégère vient dans la matinée et s'il n'a pas grand'chose à faire, il essaiera de voir si je ne suis pas, moi aussi, de loisir. » Et le désir de causer avec le Docteur me valait trop souvent de simuler un loisir que je n'avais pas. Le goût du jardin

et le goût du Docteur nuisaient à mon travail; l'un et l'autre étaient mes débauches. Je raffolais du jardin, c'est sûr, mais aussi longtemps que je n'aurais pas éclairci l'énigme du Docteur, c'est celle-ci qui m'accaparerait. Et je caressais l'espoir qu'un mot, dans la première conversation venue, ferait jaillir la lumière convoitée.

Souvent, Mme Desréaux, au moment de se mettre à table, nous apercevant, le Docteur et moi, en train de bavarder encore sous la Chaumière, apparaissait au perron; elle frappait dans ses mains et nous criait :

— Allons, messieurs, j'ai fait mettre des côtelettes pour vous!...

Elle savait ce que cela voulait dire; elle savait que, pour rien, le Docteur n'accepterait le déjeuner à l'improviste, sa femme chez lui demeurant seule. Et, en effet, il arrivait qu'à ce rappel soudain de l'heure, quelques perlettes de sueur parussent aux tempes de Barégère, et qu'un véritable chagrin se lût sur son visage : il habitait les Ternes; il n'avait pas de voiture; et il pensait que, pour le plaisir de causer, il faisait attendre sa femme.

— Mais que dit la pauvre Mme Barégère quand un cas grave vous retient ou quand vous devez vous éloigner de Paris?

— Ne m'en parlez pas! faisait le Docteur. Oh! ce n'est pas qu'elle se plaigne! Mais je sais tellement combien il est pénible d'attendre... Il faut épargner la souffrance autant qu'on peut. C'est notre fonction à nous.

Et il y avait dans sa profession de foi quelque arrière-

fonds plus douloureux que celui qui nous peut être inspiré par un sentiment d'ordre général. Ah! quelle sorte de douleur cachait-il? Que c'était difficile à démêler!

Alors je restais, moi, à déjeuner avec M. et Mme Desréaux qui aimaient beaucoup avoir un tiers à leur table. Et l'entretien demeurerait fixé sur le Docteur, parce que l'un et l'autre l'adoraient. Ils me parlaient de son diagnostic, de ses cures, et de ses bontés.

— C'est un saint! dit une fois Mme Desréaux.



Bien timidement, je fis allusion à cette arrière-douleur que je croyais apercevoir en lui. Mais ni M., ni Mme Desréaux ne l'avaient remarquée. Je me souviens du geste de main, de petit doigt, plus exactement, accompagné de quart de sourire, qu'eut M. Desréaux et qui signifiait : « Oh! oh! impossible, cela, tout à fait impossible! » La pensée émise par moi ne les pénétra même pas; elle s'évanouit aussitôt, comme la vapeur du café brûlant. Du reste, ils m'avaient, de bonne heure, jugé « subtil »; et Dieu sait ce que cette épithète si-

gnifie pour nos contemporains : c'est « chercher la petite bête » ou aimer à « couper les cheveux en quatre » : c'est ne pas se contenter des bonnes et grosses apparences.

Cette première année de mes relations avec mes voisins fut peut-être celle où les plus belles fêtes furent données chez eux. Deux de leurs filles eurent des enfants : il y eut des baptêmes; on offrit des dîners de famille dont je ne fus témoin que de ma fenêtre; mais on recevait après le dîner; et alors eurent lieu ces soirées sous les arbres dont le seul souvenir m'inspire une nostalgie dont je ne saurais dire si elle est atroce ou délicateuse.

Qui n'a éprouvé le plaisir morose qu'il y a à être seul, dans le silence et l'obscurité, un soir de printemps ou d'été, et à apercevoir imparfaitement, à une distance suffisante pour que les bruits ne rompent pas la paix, une compagnie qui festoie sous les lumières? L'abondance des verdure m'empêchait de rien discerner, mais je sentais ces gens réunis, nombreux et heureux. Un choc d'argenterie ou de cristal, un cri d'enfant, un rire de femme évoquent pour le célibataire des bonheurs auxquels il croit plus qu'aucun de ceux qui sont à même d'en jouir.

Lorsque j'entendais la famille se répandre et les voitures arriver par la rue du Bouquet-d'Auteuil, j'endossais mon habit. On était dispersé dans le jardin que M. Desréaux avait le goût de ne vouloir pas illuminer.



En effet, les lueurs provinciales des becs de gaz, dans les rues voisines, les lampes des salons et surtout la superbe clarté lunaire, lorsqu'une chance permettait qu'elle descendît du haut des grandes voûtes de verdure, procuraient une lumière très suffisante et laissaient admirer toutes les variétés du sous-bois dans sa beauté nocturne.

Plutôt que par leurs enfants, c'était par l'agrément de leur maison que M. et Mme Desréaux étaient demeurés en contact avec des générations jeunes. Ils aimaient la compagnie; peu s'en fallait qu'ils ne tinssent table ouverte; on ne les dérangeait jamais; tout, chez eux, s'offrait aux commodités de chacun; les pièces avaient des coins favorables pour les causeries à petit nombre; les instruments de musique les plus divers étaient à la dis-

position des artistes; ceux-ci souhaitaient-ils s'isoler pour jouer, répéter, faire entendre à quelques intimes une partition nouvelle, deux ou trois petites salles s'ouvraient à eux; l'esprit non seulement accueillant, indulgent, éclectique, mais très avisé, souvent apte à émettre un avis précieux, des maîtres de la maison, encourageait un peuple appartenant au monde des grands concerts et du théâtre à apporter ici de l'activité, de l'entrain, voire des audaces qui n'effarouchaient point du tout Mme Desréaux, sûre qu'elle était de les pouvoir maîtriser, d'un regard ou d'un geste, en les fixant exactement au point qu'elle jugeait ne devoir pas être dépassé. Des parcelles de la bourgeoisie ou des lettres, assez habilement découpées, se laissaient accoler volontiers à ce chœur d'artistes. De sorte que, les nuits d'été, comme celle que je me remémore, le merveilleux jardin contenait une fraîche, alerte et élégante assemblée de qui il recevait la chaleur humaine que l'on peut juger superflue aux grands paysages naturels, mais qui, plus tard, s'associe si efficacement aux souvenirs laissés par eux. Versailles se fait admirer, mais cent fois plus si nous pouvons nous faire l'image des talons, des perruques et du petit triporteur où y fut voiturée la personne royale. Le jardin Desréaux m'avait séduit dès la première vue; mais l'émotion que me causa plus tard sa beauté solitaire est augmentée par la mémoire de ces soirs de fête.

On errait dans la pénombre; on s'asseyait sur des bancs de bois un peu vermoulu qui causaient grand souci

aux dames; les gens âgés se réunissaient, d'ordinaire, plus sagement, sous la Chaumière éclairée par une lanterne vénitienne. La voûte des arbres paraissait être d'une altitude démesurée; entre les branches immobiles on cherchait les étoiles; à travers les feuillages aussi, on discernait çà et là, rue du Bouquet-d'Auteuil, des voisins, accoudés à leurs balcons, qui s'amusaient à suivre nos ébats dans l'ombre, ou bien, surtout, écoutaient la musique. Car il restait toujours au salon quelques amateurs acharnés, et qui nous faisaient partager, de loin et plus légèrement, leur plaisir.

Parmi eux demeurait ordinairement Mme Barégère; et, tout à coup, sa belle voix emplissait la nuit. A tous mes souvenirs du jardin, celui de sa voix se trouve ainsi lié. Elle les embellit, les spiritualise, leur communique une vibration durable qui vient encore aujourd'hui jusqu'à moi et me rend plus sensible à tout ce qui est de cet endroit qu'à tout autre lieu. Notez que je n'étais pas et ne fus jamais amoureux de Mme Barégère; je n'éprouvais pour elle qu'un sentiment partagé par tous les hôtes des Desréaux : elle était excellente artiste et on lui savait gré du plaisir qu'elle nous procurait. Son mari recevait les félicitations avec une contenance touchante; il était plus ému que ceux qui la complimentaient, et les compliments portaient son émotion au comble. Je mis plusieurs fois l'occasion à profit pour l'inciter à parler de sa femme.

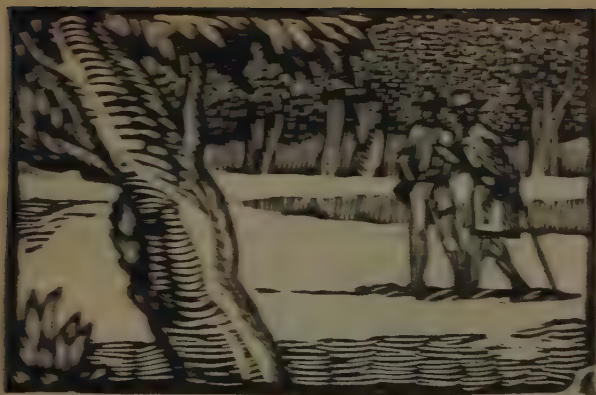
— Elle a de la technique, me disait-il, mais son âme

vaut mieux encore que ce qu'elle sait... Elle a toujours beaucoup travaillé; elle travaille sans relâche, malgré les soins de la maison et les enfants, ce qui n'est pas peu de chose; mais un de ses maîtres, et un grand, m'a dit un jour : « Elle a reçu des dieux quelque chose qui ne s'acquiert pas par l'enseignement. » Ce qu'on appelle son art, elle ne l'applique pas qu'à la musique; mais à tout ce qu'elle fait, à tout ce qu'elle dit, à tout ce qu'elle est...

Et la gorge du bon docteur se contractait.

Il avait pour elle un incontestable amour, mais encore de la vénération. Seulement il avait pour elle quelque chose en outre, ainsi que je l'avais toujours remarqué. Ah! qu'était-ce que ce quelque chose qui le rendait tout à coup timide et comme étrangié, lorsqu'il parlait d'elle, lui si ferme, si volontaire et si fier dès qu'il passait aux spéculations intellectuelles? A certains moments, on eût juré qu'il se considérait indigne de sa femme. Comment et pourquoi indigne, avec sa beauté physique, son esprit supérieur, ses qualités morales, et l'avenir magnifique qui lui était réservé? Aurait-il la pénétration de se croire inférieur à elle faite d'être comme elle artiste? C'est l'hypothèse qui me retint, mais, en vérité, peu de temps.

Mon intimité avec le Docteur se renouvela vers l'époque de cette soirée. J'étais souvent invité à dîner chez lui le dimanche; je le trouvais là au sein de son ménage : il fallait que le diable m'emportât si je n'arrivais pas, en de telles conditions, à découvrir une écuigne qui, au lieu



de m'intriguer, commençait à devenir pour moi irritante.

Le dimanche était notre jour parce que le Docteur ne donnait pas de consultations dans l'après-midi. Mais ne voulû-t-il pas qu'une fatalité voulait qu'il fût dérangé une fois sur deux dans la nuit du samedi au dimanche ! Mme Barégère en était désespérée : elle enrageait. Devenue presque familière avec moi, elle prenait entre ses mains la tête de son mari affalé dans un fauteuil de cuir : elle le cajolait, elle le baisait parmi ses cheveux qui se raréfaient :

— Il se fatigue, me disait-elle : il est pâle : regardez : il aura bientôt des poches sous les yeux.

— Le pis, disait le Docteur, est qu'elle ne peut s'accoutumer à mes absences et ne dort qu'après mon retour.

— Tristes obligations professionnelles, hasardai-je. Mais accepterez-vous toujours de faire des visites de nuit ?

Il s'empressa, un peu nerveusement, de répondre :

— C'est inhumain, inhumain, de refuser nos soins aux hommes sous prétexte que le mal les prend la nuit et non le jour!... Qu'on établisse les statistiques, ajoutait-il, la plupart des grandes crises ont lieu entre deux et trois heures du matin. Nombre de malades n'osent nous appeler; ils souffrent, et nous les trouvons le lendemain en un état de résistance diminué de soixante-quinze pour cent!... La résistance, tout est là : nous ne sommes bons qu'à la soutenir...

Il était doué d'un tempérament vigoureux; sa femme aussi, d'ailleurs; et, dès le milieu du repas, quand la conversation s'était échauffée, il ne restait plus trace de la double insomnie.

Mais, que de fois ai-je été contremandé sous le prétexte que, le Docteur devant s'absenter quarante-huit heures, avait choisi pour son voyage le samedi et le dimanche afin de n'interrompre que le moins possible ses consultations!

Un dimanche, j'arrivai à l'heure habituelle, chez les Barégère, mais après avoir fait une longue promenade au Bois. Je trouvai la domestique un peu interdite à ma vue. Comme elle ne soufflait mot, comme j'hésitais à entrer, une porte fut entre-bâillée sur l'antichambre, et j'aperçus Mme Barégère :

— Comment! c'est vous? dit-elle, vous n'avez pas reçu mon « bleu »?

— Je suis hors de chez moi depuis deux heures.

— Entrez, je vais vous expliquer...



J'entrai sans poser ni ma canne ni mon chapeau, afin de signifier que j'étais prêt à repartir. Mme Barégère me dit :

— Le docteur ne rentre pas : il a manqué son train... Il profite de l'incident pour voir un autre malade de la même localité; il ne sera là que ce soir... Tenez, voilà son télégramme daté de Saint-Germain... C'est ce que je vous racontais dans le mot qui est certainement chez vous.

Je me confondis en excuses; je fus aussitôt debout pour reprendre la porte. Mme Barégère était hésitante. Elle me dit :



— C'est ennuyeux de vous renvoyer comme cela, puisqu'un hasard a voulu que vous ne receviez pas mon pneumatique... Quand je suis seule je déjeune de rien; mais, après tout, les provisions avaient été faites; il ne s'agirait pour vous que de patienter un quart d'heure, de me laisser m'habiller et donner les ordres à la cuisinière... A moins que ça ne vous sourie pas de déjeuner tête-à-tête avec moi?...

— Après ce mot, je ne m'excuse même pas : je reste pour le « tête-à-tête ».

Nous déjeunâmes tranquillement, Mme Barégère et moi. Les enfants étaient chez leurs grands-parents. S'il

y avait eu dans le ménage ne fût-ce qu'une ombre dont la tache eût été gênante pour la femme, l'occasion était bonne, sinon pour une confidence, du moins pour quelque allusion. De ceci une amoureuse inquiète se défend si mal ! C'était de son mari que j'étais surtout l'ami, oui ; mais j'étais devenu avec elle aussi très familier, et je l'étais devenu d'autant plus aisément qu'il n'y avait entre elle et moi aucune galanterie. En outre, Mme Barégère était une des premières femmes que j'ai connues dans cette génération nouvelle où la camaraderie avec l'homme les rend moins dissimulées et leur fait nommer « franchise virile » le rapide étalage de tout ce qui peut atteindre ou leur cœur ou leurs sens.

Elle me parla uniquement des inconvénients de la profession qu'exerçait son mari, des jours où elle le voyait trop peu, des nuits fréquemment troublées et toujours incertaines, enfin de ces consultations hors de Paris qu'elle tenait pour l'inévitable conséquence de sa renommée grandissante. Ce ne fut même pas très amusant.

Si je recueillis quelque document qui pût contribuer à l'enquête que je menais presque malgré moi sur ce rayon invisible à l'œil nu mais soupçonnable chez le Docteur, ce fut le fait de ces consultations hors de Paris, de leur nombre et enfin de leur durée ou de leur prolongement accidentel, qui m'avaient valu précisément de déjeuner seul, ce dimanche-là, avec l'amoureuse femme du Docteur.

Mais, que Mme Barégère, amoureuse, n'eût rien à

confier ou à dissimuler touchant son mari, c'est-à-dire que les énigmatiques particularités dont j'avais été frappé, moi, n'existassent pas à ses yeux, voilà qui tendait à détruire chez moi-même le prétendu mystère. Que diable ! cette femme, si amoureuse qu'elle fût, n'était ni aveugle ni sotte ; uniquement et constamment préoccupée de son mari, il était inadmissible qu'elle ne l'eût pas étudié, épié, soupçonné même, enfin connu jusqu'en ses plus secrets replis. Elle m'avait cité de lui maints traits qui allaient jusqu'à déceler chez elle une perspicacité bien aiguë. Rien pourtant chez elle, non plus que chez M. et Mme Desréaux, qui dénonçât ce passager et douloureux coup d'ombre, régulièrement constaté par moi sur le front du Docteur dans les moments même où le Docteur se révélait le plus épris de sa femme.

Ai-je noté d'une manière assez explicite que Mme Barégère n'était pas secrète et qu'elle manquait de contrainte jusqu'à laisser redouter de sa part ce qu'on appelait l'indiscrétion, au temps où la discrétion existait ? Elle était telle au su de tout le monde ; on ne parlait guère d'elle, fût-ce avec la plus grande sympathie, sans ajouter : « Ah ! par exemple, avec elle on sait tout, et les tenants et les aboutissants !... » Eh bien, que chacun tire, du fait que je vais à présent rapporter, les conclusions qu'il lui plaira.

Dans la semaine qui suivit mon déjeuner tête-à-tête avec Mme Barégère, je reçus d'elle un pneumatique qui, cette fois, me fut remis dès sa distribution. Elle me

priait de venir la voir « tout de suite ». Elle ne sortirait pas de la journée, écrivait-elle; elle demeurerait chez elle « en m'attendant ».

La chose me parut stupéfiante. Je sortis aussitôt, et fus chez elle sans m'être permis la moindre conjecture.

La femme de chambre qui m'ouvrit fut encore une fois étonnée de me voir. « Je ne sais pas si madame est là... »

— Voulez-vous lui faire passer mon nom?

— Ah! je vais voir, mais je crois bien que madame est sortie...

La bonne revient et a reçu l'ordre de me faire entrer. Mais je trouve à Mme Barégère l'air aussi gauche qu'à sa bonne. Elle n'est certainement pas heureuse de me voir.

— Ne m'attendiez-vous pas, par hasard?... Ai-je mal lu?...

— Si, si : je pensais bien que vous viendriez... c'est-à-dire, je me disais : « Sans doute il n'est pas chez lui; il ne viendra pas. »

— Peut-être la raison qui vous a fait m'écrire n'existe-t-elle plus?

— Oh! je sais que vous allez me juger folle, vous qui détestez les gens mal équilibrés. Je désirais vous parler, c'est sûr, puisque je vous ai demandé de venir; mais tout autant, je redoute que vous ne me preniez pour une détraquée si ce que j'ai à vous dire vous semble ridicule...

Je la rassurai de mon mieux. Elle me dit tout à coup :

— Voilà. A tort ou à raison je me suis reproché de vous avoir énuméré l'autre jour, en m'en plaignant outre mesure, les absences de mon mari. J'ai pensé : « Ah! çà, mais, n'aurais-je pas parlé comme une femme jalouse? »

— Vous êtes jalouse de tout ce qui retient votre mari loin de vous : c'est trop naturel.

— Oui, mais vous n'avez pas été vous imaginer que j'étais jalouse à la façon commune, avec soupçons, par exemple?...

— Comment pourriez-vous soupçonner un homme comme le Docteur? Ce serait fou!

— Mais oui, je le pourrais, précisément, si j'étais folle!

— S'il y a une chose que je croie fermement, c'est que vous n'êtes pas du nombre des femmes folles.



— Merci. Alors vous n'avez pas interprété mes gémissements dans le sens absurde...

— Mais c'était impossible! Impossible!

— Ah! Vous me soulagez d'un grand poids.

Elle soupira, et puis parla immédiatement d'autre chose. J'eus l'impression que le poids dont je la soulageais n'était pas du tout celui qu'elle disait. Ce qu'elle avait appréhendé c'était de ne pouvoir trouver de motif plausible à m'avoir convoqué chez elle. Un motif qui demeurerait secret l'avait fait me convoquer. Son mot à peine jeté à la boîte, elle l'avait regretté. J'étais arrivé chez elle dans le moment où elle comptait que la Providence, venant à son secours, aurait voulu que le pneumatique ne me parvînt que trop tard, comme cela était arrivé déjà une fois. Dans ce puéril espoir, elle n'avait même pas annoncé ma visite à sa femme de chambre. Et me voyant entrer dans son salon, elle m'avait offert la plus triste expression de deux sentiments contradictoires : un visage neutralisé, désobligeant comme un masque.

Pourquoi m'avait-elle convoqué?

C'est ce que je me demandais lorsque, prenant congé d'elle, après avoir touché deux ou trois sujets insignifiants, je lui dis, par manière de badinage :

— Je me sauve : le Docteur serait en droit de m'accuser de vous faire la cour.

Elle entendait peu la plaisanterie; elle me dit, avec cette spontanéité qu'elle ne maîtrisait pas :

— Oh! il n'est pas là. Il est en voyage.

Un mot lui échappait, ou bien, au contraire, un mot qu'elle brûlait de me dire?

Si j'avais dit, moi, aussi vite, les mots qui me vinrent à l'esprit : « En voyage?... Encore!... » peut-être Mme Barégère m'eût-elle retenu pour m'avouer le motif qui l'avait fait me convoquer. Mais au lieu d'exprimer ce qui correspondait exactement à ma pensée, je dis, comme si je n'avais entendu que « il n'est pas là » et pas du tout « il est en voyage » :

— Vous lui ferez mes amitiés.

En descendant l'escalier, j'avais la conviction que Mme Barégère m'avait fait venir, dans un moment où le besoin d'expansion l'emporte sur tout, pour me confesser ses angoisses, et qu'un brusque retour sur elle-même lui avait représenté cet aveu comme inopportun, comme dangereux ou comme inadmissible.

Ses angoisses n'étaient pas inspirées par les seules absences de son mari; elle avait sur son mari des soupçons.

Que ces soupçons pussent être justifiés, rien n'était plus invraisemblable du point de vue des communes apparences, mais j'ai éprouvé qu'en ces matières l'invraisemblable et le probable peuvent fort bien être assimilés. Malgré cela, et malgré les inquiétudes que je concevais personnellement au sujet du Docteur, c'est vers l'hypothèse de l'invraisemblance que je penchais sans hésiter, car les signes qui avaient fixé mon attention sur le Docteur, rien n'autorisait à les attribuer à ce qu'une

femme amoureuse redoute le plus chez son mari. J'ajoute que s'ils avaient eu à mes yeux ce sens limité et vraiment trop banal, ils m'eussent laissé d'une glaciale indifférence. Je ne me sentais nullement porter à me passionner pour une affaire d'adultère. Mais loin de là, ces signes avaient été joints, presque constamment et devant moi, aux marques du plus vif amour de Barégère pour sa femme. Coïncidence, en vérité singulière, et qui nous entraînait au delà des mille et un chapitres ressasés de la dissimulation conjugale. Maintenant, Mme Barégère n'aurait-elle pas été témoin, elle aussi de ces passages de nuées sur le front de son mari dans les instants où il avait sujet d'être le plus serein ? Et en ce cas, n'était-il pas logique qu'elle les eût interprétés, non pas en cherchant midi à quatorze heures, comme je faisais, mais en agissant comme toute femme à sa place eût fait, c'est-à-dire d'une façon sommaire ?



Je devais demeurer longtemps dépourvu d'aucun supplément d'information. La saison était avancée. On allait se disperser prochainement. Les Desréaux passaient l'été en Bretagne ; je fuyais Paris dès les premières chaleurs. Le Docteur, attaché par sa profession, ne prenait que quelques semaines de congé, en septembre.

Je me souviens de la dernière soirée passée chez mes aimables voisins, à la fin de juillet. Les Barégère avaient dîné là avec un autre ménage et moi. L'air, qui com-

dodendrons, et, à droite, suivait une autre courbe, plus allongée encore, dans la direction de la grille lointaine, par où, lorsque j'étais chez moi, devait se laisser apercevoir ma fenêtre éclairée. Une Diane de marbre, un grand vase d'allure versaillaise, étaient les seuls objets perceptibles dans l'ombre. Çà et là sur le tapis de la pelouse ou la margelle du bassin, la lune, avec sa négligence de reine orientale, laissait tomber un riche lot de lamés d'argent aux bords déchiquetés ou coupés par un ciseau malhabile. Les troncs des arbres, énormes et démesurés, semblaient composés d'une irréelle matière moelleuse, fongueuse, feutrée ou recouverte d'une gaine de velours. Les feuillages, ici, nous pesaient comme les lourds chapeaux de ces champignons gigantesques, là, au contraire, transparents, scintillants, mobiles comme la neige tombante, et éclairés en dessous par les lueurs de la rue, ils nous allégeaient, nous aéraient, devenaient un vaste appareil pulmonaire par quoi l'échange s'établissait entre nos poitrines et l'immense ciel d'été. Toutes les demi-divinités, diaphanes et légères, que poètes et peintres inspirés tiennent avec raison pour inséparables des bois et de la nuit, on les eût vues passer, courir ou danser sans en être le moins du monde étonnés, ce soir.

C'était pendant que, les violences de l'orage apaisées, nous parvenaient du salon les phrases palpitantes comme l'aile d'un oiseau mourant, du decrescendo du VII^e Nocturne.

Puis Mme Barégère parut dans la baie éclairée et



descendit les marches du perron. Son mari courut au-devant d'elle et, sans contrainte aucune, lui baisa longuement, très longuement, la bouche.

Mme Desréaux, désignant le couple qui se rapprochait de nous, dit ces mots qui résonnent à mon oreille comme les dernières mesures du Nocturne :

— Voilà l'image du bonheur.

Mon amitié nouvelle avec les Barégère me valut, durant les deux mois de séparation, un échange de cartes postales. Tout le mois d'août, je reçus des vues de Paris; à partir de septembre, des effets de vagues, des chalets normands me furent expédiés de Villers, petite station située entre Deauville et Cabourg; et, comme toutes choses s'accomplissaient chez le Docteur avec ponctualité, l'habitude adoptée de m'envoyer la carte le dimanche fut observée à la mer comme à Paris. Toutefois, je remarquai que de Villers les cartes étaient, une semaine de la main du docteur, de la main de sa femme la semaine suivante, sans que la moindre fantaisie troublât jamais cette alternance.

Est-ce que le docteur s'absentait un dimanche sur deux? C'était probable et c'est ce que je supposai; cependant ni l'un ni l'autre de mes correspondants n'y fit une seule fois allusion. L'on s'évertuait jadis à lire entre les lignes une lettre de quatre pages, que faire aujourd'hui entre les quatre demi-lignes rognées par une adresse?

Quand je revins à Paris, en octobre, les Barégère étaient chez eux, mais nos entrevues furent moins fréquentes que ne l'avaient été nos cartes : le docteur était souvent absent. J'invitais quelquefois le ménage à dîner, au restaurant; mais alors il arrivait aussi que Mme Barégère dût m'écrire : « Impossible : mon mari est absent. »

Ma foi, à la fin, je m'étais fait à ces mœurs. Personne, après tout, n'en exprimait de plainte, et n'étais-je pas sot d'aller imaginer des intrigues souterraines, alors que la surface du sol n'était nullement ébranlée?

Je rêvais, à ma fenêtre, un matin de la fin d'octobre. C'était un des moments de l'année resplendissants pour le jardin Desréaux. Nombre de feuilles déjà tombées laissaient le champ libre à ma vue; entre les barreaux de la grille je comptais presque tous les troncs d'arbre, et mon imagination complaisante s'arrêtait à chacun d'eux en réédifiant sa stature particulière, tantôt vue de la Chaumière, tantôt du salon ou de la terrasse; je surveillais les canards immobiles comme des porcelaines ou bien tout à coup prenant leur départ, comme les bateaux à palettes du Léman, pour tracer un double sillage à la surface de l'eau dormante; j'apercevais au loin la maison aux volets rabattus, que les grandes mains d'une branche de marronnier, les doigts écartés et crispés, semblaient avoir hâte de faire ouvrir. L'air étant calme, une pluie d'or, trop parcimonieuse, expliquait l'absence de Danaé. Heures enchantées! L'effet des saisons sur la



nature végétale qui, des trois règnes, est le plus sensible, mieux qu'aucun livre nous parle sagesse : grâces et sourires de la naissance, luxuriances de la vie mûre, beauté des déclinis qui ont su s'orner, et chute momentanée dans le néant, laissant le recours ouvert à l'espérance, tant ce qui domine ici toute leçon est le renouvellement assuré des choses...

Je rêvais, quand, entre les lambeaux de tissu d'or suspendus aux branches allégées, j'aperçus, pour la première fois depuis ma rentrée, une silhouette d'homme dont les pas faisaient bruire les feuilles sèches. Et je reconnus le Docteur.

De loin, il me fit signe, et, disposant ses mains en "porte-voix, il me criait :

— Puis-je monter chez vous ?

Jamais le Docteur n'était venu chez moi. Il n'en avait pas le temps ; il m'empoignait dans le jardin quand un hasard m'y plaçait au moment où sa clinique gratuite

lui laissait un quart d'heure de loisir qu'il prenait sur son déjeuner.

Presque aussitôt, le voilà retournant sur ses pas pour gagner la porte de la maison Desréaux. Cinq minutes après, il entrait, essoufflé, dans mon cabinet.

— Excusez-moi, dit-il; je suis un peu pressé. J'ai des choses importantes à vous dire, et même un service à vous demander.

Les mains sur ses épaules, j'opérai une pression pour le faire tomber sur mon divan, en même temps que je souriais pour lui indiquer que j'étais tout à sa disposition.

Il me dit :

— Je suis vraiment confus de ce que j'ai à vous demander. Vous êtes un sédentaire, vous êtes bien chez vous, et vous avez à travailler... Mais il s'agit de sauver une femme...

— Comment! fis-je. Ah!... Mais je n'ai pas eu le temps de vous demander des nouvelles de Mme Barrègère.

Il me dit : « Elle va bien », en même temps que, de la main et de tout le visage, il me faisait signe qu'il ne s'agissait pas de sa femme.

— C'est au « psychologue » autant qu'à l'ami que je m'adresse, poursuivit-il. Voilà : je suis retenu à Paris par un malade opéré avant-hier et dont l'état est sérieux; je ne pourrai le quitter de trois jours. Or, une autre malade est gravement atteinte, elle aussi... Rassurez-

vous, je ne vais pas vous prier d'assister à une intervention chirurgicale ! Je vous répète que l'homme que j'implore en vous, c'est celui que ne saurait étonner aucun excès de sensibilité.

J'eus comme une révélation de ce qu'il allait me dire. De sorte que lorsqu'il me le dit je n'éprouvai, en vérité, aucun étonnement. Mon erreur consista à avoir prévu qu'il m'en dirait davantage.

— En deux mots, mon cher ami, j'ai une cliente habitant Saint-Germain...

« C'est une pauvre femme, jeune, veuve après trois mois de mariage, appartenant à une excellente famille. Je l'ai tirée, ou plus exactement, elle croit que je l'ai tirée, il y a cinq ans, d'un cas désespéré, et, bien qu'elle ne veuille pas admettre qu'elle soit complètement guérie, elle m'a voué une reconnaissance sans bornes... ce qui vous expliquera bien des attitudes ou des paroles que vous auriez peine à interpréter avec justesse si je ne vous donnais cet avertissement. Elle croit avoir un impérieux besoin de mes soins, et cette croyance est de nature à lui causer de véritables crises, pour peu qu'elle soit privée de ma visite. Cette exigence est pour moi l'origine de mille soucis qu'il sera de mon devoir de vous conter après le service que vous m'aurez rendu... Or, voici la première fois, depuis longtemps, que je me trouve dans l'impossibilité de me rendre à Saint-Germain le jour qu'elle m'attend ; lui adresser une lettre ou un télégramme est chose pire que de n'y pas aller.

J'ai eu le tort de la gêner par mon assiduité. En ne me voyant pas, elle imaginera les motifs les plus extravagants à ma défaillance... Vous serez témoin de ses divagations; et il faut que je sache votre esprit bien fertile en ressources pour que je vous expose à pareil assaut... Mais je m'aperçois que, dans ma précipitation, je ne vous ai même pas exprimé en termes précis la nature du service dont me voilà en train de vous exposer les singularités. Mon cher ami, je vous demande d'aller pour moi là-bas et d'y aller immédiatement... Oui, oui, rien de plus ingrat : ma cliente verra arriver un homme au lieu d'un autre; un écrivain au lieu de son médecin. Ce fait lui paraîtra d'abord plus inquiétant que de ne voir arriver personne? J'en tombe d'accord. Mais c'est une angoisse dont la durée sera, grâce à vous, de quelques secondes, parce que vous saurez la dissiper; or, c'est des quelques secondes qui suivront l'entrée en gare du train où je ne serai pas, que je redoute l'effet... La personne est capable de prendre le premier train pour Paris et d'arriver chez moi...

— Eh bien? dis-je au Docteur, comme si je n'admettais pas qu'il y eût catastrophe à la venue de cette malade en son cabinet.

— Vous ne pouvez comprendre, dit-il, mais vous comprendrez. Pour le moment, je vous prie d'agir aveuglément en ce qui concerne ces conséquences, et avec toutes les lumières de votre intellect en ce qui concerne les premiers soins « psychologiques » à donner à la



malade. « Psychologiques », je me répète. C'est de vous autres, écrivains, plus que de nous, que relèvent de tels troubles mentaux, élémentaires. Les premières réactions aperçues chez *votre* sujet, quand vous lui aurez annoncé que je vous ai chargé d'une commission, détermineront de votre part les paroles apaisantes. Une dépêche, une lettre suscitent des commentaires libres, indéfinis, sans réplique; au contraire, une présence intelligente et sensible arrête d'un mot ou d'une expression de visage cette germination hâtive d'hypothèses pessimistes. Le thème essentiel de votre discours? Celui-ci : Votre amitié pour moi. Je suis venu vous demander un service; vous me l'avez rendu aussitôt. Enfin, voilà, non pas toute l'affaire, mais tout ce que j'ai le temps de vous en exposer aujourd'hui. Je ne vous demande même pas si vous acceptez. Vous prenez votre chapeau, je vous mène à la gare Saint-Lazare et je file à ma maison de santé.

Il me fournit, durant le trajet en voiture, quelques renseignements indispensables, le nom de l'intéressante « cliente », par exemple, qui était Mme Jannet, et son adresse à Saint-Germain. Il se confondit en remerciements; il me dit, à plusieurs reprises : « Je vous expliquerai... Vous pensez bien que j'aurai à vous expliquer... » Il me dit, une fois, ces mots, en appuyant familièrement toute sa main, cordiale, sur mon genou, sans paraître se douter que c'était déjà m'expliquer beaucoup, sinon tout.

Je me laissais aller avec docilité et mélancolie. Service commandé par l'amitié : nulle reculade possible. Mais de mon peu d'entrain voici quelle était la cause : « Eh quoi, me disais-je, le mystère qui m'a tant intrigué, le voilà qui se révèle, et c'est décidément le banal adultère ! Mon docteur, si invraisemblable qu'ait paru la chose, a une maîtresse à Saint-Germain ; c'est pour celle-ci qu'il s'absente et simule une clientèle de banlieue et de province : quelle misère ! Je vais voir cette séductrice, je vais me trouver mêlé à l'intrigue : c'est piquant et pas tout à fait drôle ; mais que c'est pauvre ! et à quel point cela cesse de m'intéresser ! Sous ce front où il est si possible que le génie se tapse, les ombres qui voilaient le regard d'un mari adoré de sa femme, ce n'étaient que le romantique déguisement du remords le plus bourgeois ! Je rêvais nouvelle stendhalienne ou drame racinien : est-ce que ce jour va me voir échouer dans le feuilleton sentimental ou la physiologie de l'amour ? » Je pestais. Le docteur qui, tout en m'appelant sans cesse « psychologue », l'était beaucoup plus que moi, s'aperçut de mon état ; il me toucha encore une fois le genou et me dit :

— Je serais désespéré si je croyais vous faire perdre votre temps. Mais...

Il hésita, puis, de la tête et de l'index, il fit : « Non, je ne le crois pas... »

Avec sa manie charitable, peut-être voulait-il dire qu'il allait me faire accomplir une bonne action ? Ou bien, en amant, considérait-il que m'expédier près de

sa maîtresse, ce n'était pas, après tout, solliciter de moi une trop pénible démarche?

C'est muni de ces considérations pour moi déprimantes que je partis pour Saint-Germain.

J'essayai, durant le trajet, de penser à autre chose. Les sujets que j'écarte, d'ordinaire, ne sont pas précisément les sujets ennuyeux, mais ceux qui m'apparaissent intolérables par leur platitude. La fadeur de cliché, l'accent provincial, la qualité de dessus de pendule ou d'article de bazar qu'avait celui-ci me donnaient la nausée.

Enfin, accomplissons notre mission amicale!

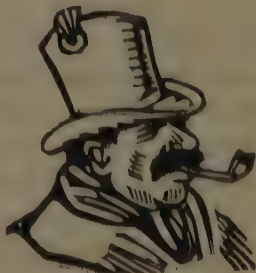
J'arrive à Saint-Germain; je m'informe de mon train de retour; je me dirige vers une voiture. J'avise ce qu'on appelait dans ce temps-là « un sapin ouvert ». Le système du compteur à petit drapeau n'était pas alors en usage. Le cocher m'indique du menton une petite femme qui se tient debout, à dix pas :

— Retenu par la même...

Un coup d'œil sur « la même » qui me fait obstacle, car il n'y a pas d'autre voiture à l'horizon. Je demande au cocher :

— La rue du Remblai, est-ce loin?

— Quel numéro que vous allez?





— Au 19.

Il rit :

— Au 19! J'en sors.
C'est la petite dame que
j'y ai chargée.

— Madame Jannet,
alors?

— C'est ça juste. Je
la connais peut-être; c'est
moi qui la mène en
forêt...

Avant d'aborder Mme Jannet, j'ai un moment d'hésitation. Ces quelques secondes me suffisent pour assister à un drame muet auquel je ne peux me défendre d'être sensible. La jeune femme a vu sortir de la gare les rares voyageurs; elle fait une dizaine de pas à gauche, elle en fait autant à droite afin d'inspecter l'intérieur de la gare par les trois portes vitrées dont une seule est ouverte. L'employé qui recueille les billets s'est retiré. Le train est reparti. Vraisemblablement aucun voyageur ne se montrera plus. Alors elle se précipite vers la porte ouverte; elle entre; elle ressort aussitôt; et le masque que je lui vois est celui d'un désespoir que je n'ai jamais vu traduit avec une pareille intensité.

Je vais à elle :

— Madame Jannet?

Elle fronce les sourcils; sa douleur se mue en colère :

— Eh bien ! C'est moi.

— Madame, je suis chargé par le Docteur...

— Un accident ! fait-elle aussitôt. Il est...

— Mais non ! madame : je viens de le quitter à l'instant ; il est près d'un malade dont il ne peut s'éloigner.

Je débite mon boniment. Je lui dis mon nom, ce dont elle se soucie peu. Elle m'interroge avec la sagacité d'un juge d'instruction ; nerveuse, certes, mais la tête solide, le raisonnement serré, l'imagination sans vagabondage et l'intuition singulièrement heureuse : une femme difficile à tromper. Par bonheur, je n'ai à lui dire que la vérité. Elle sent que je ne mens pas, car elle s'apaise et, toute déçue et endolorie qu'elle soit, elle ne se montre pas aussi bourrue qu'elle eût pu continuer de l'être envers le porteur d'une mauvaise nouvelle. Elle me dit :

— Puisque vous allez au Pavillon, monsieur, voulez-vous me permettre de vous y conduire ? Cela me détournera à peine...

C'est une vraie chance. J'accepte avec empressement.

Nous tenons, chemin faisant, quelques propos embarrassés. Est-ce de la timidité qu'elle a, ou de la méfiance ? Je me tiens dans les généralités, qui l'impatientent, c'est visible. Enfin, après des mercis exagérés, et des saluts, je la vois, dans sa voiture, s'éloigner du Pavillon Henri IV.

Je déjeune, soulagé d'une corvée que le hasard a beaucoup réduite. L'affaire m'intéresse médiocrement.

Le temps est beau. J'aime le paysage étalé sous mes yeux. Ma pensée s'envole à mille lieues du Docteur et de ses amours. Puis, soudainement, me voilà ramené à la contingence suivante : l'amie du Docteur, avec qui je viens de passer ce matin vingt-cinq minutes, ne me paraît pas être une femme quelconque. Je reconstitue les différentes expressions de son visage : la tragique, au moment de la rude déception à la gare ; la farouche et presque féroce au moment où l'inconnu que j'étais l'appelée par son nom ; l'enquêteuse pressée, vorace, et ensemble intelligente ; enfin celle qui doit être la normale, lorsqu'une demi-sérénité, confusément avec une tristesse douce, vinrent rétablir en leur ordre des traits qui, non pas beaux, pouvaient, ma foi, n'être pas sans séduction. Et, ne voilà-t-il pas que la curiosité me prend, au lieu de flâner sur la Terrasse, d'aller voir comment est faite la maison qu'habite Mme Jannet ! « J'ai quitté la pauvre femme bien sèchement, me dis-je, ne serait-il pas, pour le moins, convenable de déposer chez elle une carte ? »

La rue du Remblai, non bâtie d'un côté, est composée de petites villas qu'un jardinet sépare les unes des autres, et une simple haie vive du trottoir non macadamisé. Je vais être aperçu ; si elle est dehors, je devrai la saluer et elle ne pourra se dispenser de me recevoir ?... Et une telle perspective ne m'effraie pas. Comparable sinon égale à celle que m'avait inspirée le Docteur mystérieux, la curiosité me ressaisissait en faveur de la



femme même qui rendait mystérieux le Docteur. Je crois que ce n'était, chez moi, que goût de récréation, après un bon déjeuner.

Je ne vis pas la jeune femme, et je déposai ma carte entre les mains d'une servante au langage prompt qui, à mon grand étonnement, me dit :

— Monsieur est peut-être bien l'ami du Docteur?... Ah! madame va bien regretter!... Madame est allée justement au-devant de monsieur, rapport à une commission.

— Bon, dis-je, je retourne sur mes pas : je la croiserai probablement.

— Prenez garde! c'est qu'il y a plusieurs chemins; mais madame est bien capable d'avoir été jusqu'à la gare, si madame s'est mis dans la tête de donner une commission à monsieur...

— Madame n'est pas inquiète, je suppose? Je croyais bien l'avoir tranquillisée...

— Tranquillisée! oh, oh! il n'est pas né celui qui saura si madame est tranquille ou bien non. Elle se monte, voyez-vous; et puis, la minute d'après, la voilà aplatie comme une descente de lit. C'est-il à son âge aussi qu'on devrait habiter si loin? Ah! du temps qu'on était rue Desrenaudes, pas loin du Bois où j'allais sortir mon petit-fils le dimanche! Monsieur connaît bien la rue Desrenaudes?



Je regagnai le Pavillon Henri IV sans avoir rencontré Mme Jannet. On me dit qu'en effet une dame s'en était retournée promptement, faute de me rencontrer. Comme j'en avais le temps, je descendis à pied vers la gare.

Devant le guichet, qui vois-je? Mme Jannet. Elle prenait un billet pour Paris.

— J'ai appris à votre porte que vous souhaitiez me charger d'une commission, madame : puis-je vous épargner un voyage?

— Oh! non, je vous remercie. J'avais en effet songé à vous demander ce service, mais puisque le sort m'a amenée jusqu'ici, je m'abandonne à sa décision. Je suis fataliste, voyez-vous, et superstitieuse.

J'avais mon retour : je ne la quittai pas un instant. Ce fut tout naturellement que nous montâmes dans le même compartiment. Il n'y avait pas d'autre voyageur.

Aussitôt assise, en face de moi, elle me dit sans aucune hésitation :

— J'ai un peu perdu la tête ce matin, vous comprenez? N'ai-je pas oublié de vous prier de *lui* demander pour moi un autre rendez-vous, très prochain!... Il ne vous avait rien dit à ce propos?

— Non, madame. Je l'ai vu tellement pris par son malade! Et il ignorait ce matin quand il lui serait possible de s'éloigner...



— « De s'éloigner!... » Enfin, il le quitte bien, ce malade précieux, puisqu'il a été jusque chez vous?

— Une fugue de trois quarts d'heure! Le voyage de Saint-Germain demande davantage...

Il ne la gênait pas du tout de me laisser entendre qu'elle ne pouvait pas voir le Docteur à Paris où, présentement, elle se rendait. Car, enfin, non seulement il faisait, pour venir chez moi, une fugue de trois quarts d'heure, mais il avait chez lui ses heures de consultation.

Elle ne prenait pas la peine de jouer devant moi la malade. Elle était de ces amoureuses qui aiment à proclamer leur amour. Elle me dit :

— Il ne vous a pas défendu de m'indiquer la clinique où a été opéré son malade.

— Certainement non, mais il ne me l'a pas non plus indiquée.

Elle eut de nouveau la face courroucée que je lui avais vue le matin au moment où je la saluais, à la gare.

— Mais vous savez où elle est, cette clinique?

— Je vous jure que non.

— Mais vous savez où le trouver ce soir, lui, le Docteur?

Elle était trop indiscrète. Je lui répondis un peu sèchement :

— Quand je veux courir la chance de le trouver, je vais à son domicile.

L'arc bien bandé de chacun de ses sourcils se brisa. Ma réponse la vexait. C'était là qu'elle ne pouvait pas aller : au domicile du Docteur.

Elle garda le silence. Quand elle reprit la parole, je remarquai que sa bouche se contractait. Et sa voix me parut altérée :

— Voilà bien longtemps, dit-elle, qu'il n'a pas eu un malade aussi exigeant... Ce malade, qui est-ce?... On ne sait même pas si c'est un homme ou une femme?...

— Le Docteur m'a dit : « Un malade... mon malade. »

— Il a dit : « mon? »

— Il a dit « mon ».

— Ils peuvent dire : « mon malade » aussi bien d'une femme que d'un homme! Avec leurs manies de fausse discrétion.

Elle se tut encore. Elle haussa vivement l'épaule. Se moquait-elle des « fausses discrétions » professionnelles? ou le geste dédaigneux ne s'adressait-il pas à moi? Je suis sûr qu'elle me traitait, à part elle, d'idiot, pour

n'avoir pas eu l'idée de demander au Docteur à quel sexe appartenait « son » malade!

J'essayai de justifier le Docteur et moi-même :

— La discrétion, c'est une affaire de conscience et toute individuelle, mais ces messieurs sont obligés à la prudence, parce que d'autres qu'eux-mêmes peuvent être intéressés dans l'affaire. Pour ce qui est de moi, si j'avais su... si j'avais pu prévoir... En effet, il m'était facile d'interroger au moins le Docteur; mais, madame, je ne savais rien... rien de rien...

— Vous ne saviez rien. Il ne vous avait pas dit?

— Madame, je vous en donne ma parole d'honneur.

Elle haussa cette fois les deux épaules :

— Des mots d'hommes! dit-elle, avec dédain. Je ne crois guère les hommes, vous savez, ajouta-t-elle. En tous les cas, ils ont d'étranges cachotteries... Oui, oui, parbleu, vous allez me dire que ça s'appelle de la tenue! De la pudeur aussi, pourquoi pas? Fillettes que vous êtes! Moi j'appelle ça de la lâcheté. Ah! si c'était pour vos sentiments que l'on vous aime, vous ne seriez guère importunés par nous!... Enfin le Docteur ne vous a rien appris de moi. Bon. Eh bien, moi, je ne vous laisserai pas dans la même ignorance : je suis la maîtresse du Docteur! Depuis cinq ans. Et je



l'adore. Je l'adore, entendez-vous, monsieur ? Il n'y a ici personne, hormis vous, qui m'entendez en ce moment, mais je le crierais aussi bien sur la place publique : je l'adore!...

— Je vous remercie de la confiance que vous me faites...

— Mais je ne vous fais aucune confiance ! puisque je vous dis que j'irais aussi bien crier ceci sur les toits, vous pensez si je me moque que vous alliez le répéter ce soir chez vos voisins ou bien ailleurs. Non ! ces messieurs sont tous les mêmes : ils croient, dès qu'un mot à leur adresse n'est pas désobligeant, qu'on leur accorde une marque particulière d'attention ; si on est poli, ils pensent qu'on les flatte et qu'on les honore !... Des histoires ! « Vous faire confiance ! » Mais, monsieur, tout se dit, tout se répète, tout se sait !...

— Pas tant que vous le croyez, madame, puisque vous voyez que j'ignorais une situation qui doit tenir grande place dans la vie d'un homme que je vois tous les jours.

— Si vous l'ignoriez, me dit-elle, c'est parce que vous êtes romancier et que vous arrangez les choses à la couleur de votre esprit... Oh ! je sais comment sont les gens. Vous vous êtes mis dans la tête que le Docteur était un homme vertueux, un mari modèle : vous le verriez couché dans mon lit, vous affirmeriez qu'il applique une méthode curative !

Je ne pus m'empêcher de sourire. Mais je l'aurais



prise volontiers par la peau du cou pour la jeter par la portière. Ce n'est pas ma faute si je n'éprouve de considération que pour les amours muettes et voilées, et une incoercible irritation devant l'expression des fureurs bachiques. Que je préfère donc l'attitude pudique de celui qui songe à la flèche du fils de Vénus, et soupire tout bas : « J'ai été blessé... »

Oui, mais, malgré tout cela, je considérais sur la banquette, en face de moi, ma bacchante. Le tourment qui la déchirait, l'essai de détente auquel elle avait recouru en laissant éclater son aveu, la satisfaction aussi que nous éprouvons toujours à nous peindre, fût-ce en déclarant notre détresse profonde, communiquaient à son visage un attrait multiple et contradictoire.

— Vous me regardez comme un phénomène !

Je la regardais trop attentivement, sans doute. Elle ajouta :

— Vous vous dites : « C'est une petite femme amoureuse : elle a besoin de s'épancher ; elle fait le voyage de Paris pour me raconter son histoire ? »

— Non, lui dis-je rapidement ; je crois que vous avez une meilleure raison de faire le voyage de Paris.

— Ah. Vous devinez. Eh bien oui, je vais à Paris pour essayer de le voir.

— Mais puisque vous ne savez pas où il est ?

— Je sais qu'il fait opérer la plupart de ses malades rue du Cherche-Midi. Je vais y aller. Il me l'a absolument défendu. Je n'y suis jamais allée. Mais aussi il

n'avait jamais manqué jusqu'ici de venir me voir au jour dit.

— En admettant qu'il soit là, vous le verrez dans un couloir, entre deux portes?

— Eh bien, dites donc! Est-ce que ce n'est rien, cela? J'obtiendrai aussi le rendez-vous qu'il a négligé de vous donner pour moi. Je reviendrai ce soir à Saint-Germain, calmée.

Je la regardai encore, et sans rien dire. Cette fois, elle me touchait.

— Pourquoi, lui dis-je, n'avez-vous pas à Paris un endroit où rencontrer un homme si occupé? Cela lui épargnerait des déplacements?

— Il ne le veut pas.

Elle s'interrompt; et je vis en ses yeux la brusque moue qui précède les larmes. Un pied-à-terre à Paris devait être l'objet de discussions entre elle et le Docteur. Elle eût désiré un abri dans la ville afin de rencontrer son amant plus souvent. Pourquoi ne le voulait-il pas?

Elle prévint mon interrogation :

— C'est pour lui une question de scrupule. Comprenez : il vient à Saint-Germain; c'est une visite de médecin à sa cliente. Avoir un pied-à-terre, lui! Les quittances témoigneraient de sa conduite irrégulière!

— Il se rend malheureux?

— Il est malheureux. Songez donc : marié et n'aimant pas sa femme.

Ces mots me firent mal comme l'énoncé péremptoire d'une erreur manifeste. Mais j'eusse été bien en peine de prouver l'erreur. Je dis, presque machinalement :

— Il faut qu'il vous aime bien fort !

Son regard s'éleva et se fixa sur le ciel, à travers la glace de la portière. C'était un regard de foi totale ; il



ne s'accompagnait ni du sourire de la satisfaction ni de l'ombre d'une réserve ou d'un doute. Quoi qu'elle n'eût rien de remarquable quant au physique, elle fut presque belle à cet instant et elle commença de m'intéresser davantage.

Cette fois, elle abandonnait toute jactance ; la fièvre qui, un moment, l'avait échauffée, paraissait tombée ; elle me parla sans outrepasser ce qui désormais pour moi était la vraisemblance :

— Connaissez-vous beaucoup d'hommes capables de se donner le mal qu'il prend pour moi?... Il a ses manies, c'est entendu ; il pourrait simplifier les choses, vous le

constatez vous-même, puisque je n'exige pas qu'il vienne à Saint-Germain et il y vient. Mais il y vient deux ou trois fois la semaine, dès qu'il peut. Je sais, et vous le croirez, que, pour y venir, il sacrifie des visites fructueuses et arrête l'extension d'une clientèle dont il a besoin. Il ne fait cela que moyennant des combinaisons machiavéliques, périlleuses, presque comiques aussi, mais dont l'in vraisemblable complication me cause, à chaque fois, des surprises. De cet homme de science, vous pourriez faire un feuilletoniste de premier ordre, je vous en réponds ! Il fait le plan d'une aventure à péripéties et il la met à exécution à ses risques et avec une audace de casse-cou, car on a l'œil sur lui. Quel caractère ! Pas une négligence envers moi ; mais que rien ne cloche dans son ménage ! Comment arrive-t-il, tout en passant des vacances bourgeoises, sur la plage la plus bourgeoise du monde, à me donner à moi au moins un jour toutes les deux semaines et quelquefois une nuit ? Comment arrive-t-il, après ces deux mois de « grand air et de repos » comme il dit, à fournir, presque chaque année, un travail écrit qui fait sensation dans le monde médical ? C'est un prodige. Il est admirable.

— Je l'ai toujours beaucoup admiré.

Elle me fixa, tout à coup, le buste penché en avant :

— Comment se fait-il qu'il ne vous ait jamais rien dit de moi ?

— Est-ce que, près de vous, il prétendait me faire des confidences ?

— Il m'a toujours dit qu'il n'en faisait pas; mais je ne l'ai pas cru.

— Pourquoi ce manque de confiance en sa parole?

— Confiance... Confiance!... Quelqu'un qui aime a toujours besoin de le dire.

— Il n'est pas homme à le dire à n'importe qui. Il n'y a pas si longtemps que je suis son ami!

— Je vous connais depuis ce matin, moi, et je vous ai déjà tout dit!

— Peut-être parle-t-il à d'autres?

— A ses confrères? Même à ses vieux camarades? Je connais ce monde-là : non. C'est à vous qu'il aurait pu parler.

Je lui demandai en souriant :

— Allons! allons! qu'il parle ou ne parle pas, vous n'avez pas peur qu'il ne vous aime moins pour cela!

Des motifs d'inquiétude passaient dans le ciel de son imagination comme les nuages qui menacent d'obscurcir la terre sans que celle-ci cesse un seul instant de croire à l'existence du soleil.

Nous arrivions à la gare Saint-Lazare : je lui offris de la conduire jusqu'à la clinique. Et je la laissai là, à la porte d'une maison où rien n'était moins sûr que la rencontre espérée par elle, et d'où elle repartirait peut-être, après une longue et vaine attente, pour rentrer, seule, à Saint-Germain, dans la petite rue faubourienne, bâtie d'un seul côté, et combien triste, à cette heure d'arrière-automne, où l'amoureuse, en compagnie de la ser-

vante bavarde et de sa foi parfaite, continuerait d'attendre!

Quant à moi, de retour à mon domicile, j'attendis la visite du docteur. Je ne doutais pas qu'il ne vînt s'informer du résultat de ma visite à Saint-Germain, si occupé qu'il fût.

Il ne vint pas dans la soirée; je n'entendis pas parler de lui le lendemain. Alors je supposai que Mme Jannet l'avait rejoint à la clinique ou dans la rue, qu'il était donc tranquilisé sur le sort de son amie et qu'il remettait sa visite chez moi à la prochaine heure de loisir, laquelle pouvait tarder.

Le surlendemain, je reçus de lui un télégramme avec ces simples mots : « Toujours auprès de mon malade. Mais que je vous suis donc reconnaissant ! A bientôt. » Il avait su le résultat de ma visite à Saint-Germain, soit directement, soit par une lettre de Mme Jannet.

J'avoue que je m'intéressais désormais assez peu à lui. Affaissement sentimental tout provisoire, sans doute, et très injuste peut-être, qui n'entamait pas l'estime que j'avais pour son esprit; mais la révélation de cette liaison inexplicable pour qui connaissait la perfection de son ménage, le grand charme de Mme Barégère, l'amour qu'elle avait pour son mari et les démonstrations d'amour qu'il avait pour elle; l'appréhension du danger que faisait courir à cette exquise femme une rivale aussi passionnée que l'était la solitaire de Saint-Germain, me causaient un malaise et une mauvaise humeur.



Je me souviens que je faisais ces réflexions en regardant tomber les feuilles jaunies dans le jardin Desrèaux, quand on m'annonça la visite du Docteur.

Pour la première fois, je sentais son approche sans plaisir. Il me regarda franchement, comme de coutume, et me dit :

— Oh ! je vois que je vous dérange ! vous étiez en train...

— ...D'avoir de mauvaises pensées, tenez, en regardant pleurer les arbres. Mais vous voilà : comment va votre malade ?

— Ni bien ni mal, me dit-il ; il est décédé, ce matin, à cinq heures... Mais j'ai peu de temps à moi. Je tenais à vous remercier de votre complaisance. Et puis...

Il s'arrêta. Il n'avait certainement pas préparé la formule de ce qu'il désirait me dire.

— « Ma complaisance » a été bien vaine, lui dis-je, puisque je n'ai pas réussi à rassurer complètement Mme Jannet. Cet insuccès m'a du moins valu de faire le voyage de retour avec votre gracieuse cliente...

— Comment ! vous avez voyagé avec elle ? Elle ne

me l'a pas dit. Mais à quelle heure êtes-vous donc revenus?

— J'ai déposé Mme Jannet à la porte de la clinique, rue du Cherche-Midi, à cinq heures.

— Mais j'étais rue de la Chaise!

— Alors, vous n'avez pas vu Mme Jannet?

— Si, à onze heures du soir.

— Eh bien, elle aura couru les cliniques de cinq heures à onze heures! Elle ne vous a pas non plus dit cela?

Le docteur soupira. Son regard me prouva qu'il ne tirait pas vanité de cette extraordinaire patience de femme. Je suppose qu'il ne se félicitait guère de l'avoir inspirée dans l'occasion présente, car elle avait dû lui valoir une nuit dans quelque hôtel, au lieu du repos chez lui que certainement il souhaitait prendre. En revanche, je ne m'attendrissais pas outre mesure sur le sort de l'amante. Quoi! elle avait réussi à imposer une nuit, sa nuit à elle, au pauvre docteur, exténué, qui venait de recourir à mes soins pour reculer cette fête galante!

Le docteur revenait à l'idée qui était demeurée inexprimée sur sa bouche hésitante :

— Je ne veux pas, dit-il, vous avoir employé à une tâche vraiment amicale, et dont vous n'avez pu manquer de comprendre aussitôt les dessous...

Je fis un signe de la main, voulant dire : « Je vous épargne d'insister! »

— Si, si, dit-il. Je vous dois désormais toute la vérité. Et croyez bien que je ne viens pas vous encombrer d'une





confession qui, pour être de ma part un acte de politesse, vous pourrait causer une perte de temps fastidieuse. Si j'entreprends délibérément de vous raconter mon histoire, c'est que je me place et vous prie de vous placer à un point de vue tout à fait impersonnel. Faisons tous les deux, si vous le voulez bien, de la pure objectivité.

« Il y a cinq ans, j'étais appelé près d'une jeune veuve atteinte de la grippe. Cette malade, inconnue de moi, habitait rue Desrenaudes, à quarante pas de mon domicile. Je pus sans difficulté lui prodiguer mes soins, lui poser moi-même les ventouses, accourir chez elle la nuit comme le jour, enfin l'assister dans ces soins que je crus bien alors être pour elle les derniers, car elle était dangereusement atteinte. « Je la pensai, Dieu la guérit », comme disaient nos vieux maîtres; mais, Dieu et moi, dans sa reconnaissance, la malheureuse nous confondit. Plusieurs de ses amies ayant succombé au mal qui était le sien, elle décida que, ressuscitée, elle ne pouvait devoir ce résultat qu'à un médecin d'une habileté extraordinaire. Il n'y eut rien d'extraordinaire en cette affaire, si ce n'est la gratitude que Mme Jannet me témoigna.

« Comme vous avez pu en juger par quelques minutes d'entretien avec elle, Mme Jannet est une femme qui ne charge pas le voisinage de vous exprimer ses sentiments et qui vous manifeste ceux qu'elle a sans tergiverser ni choisir le lieu où faire ses confidences. Vers la fin de la maladie, durant la convalescence même, de telles explosions me parurent la manifestation de la joie de

vivre chez un sujet jeune et de tempérament riche : je n'y attachai pas d'importance. Après la guérison totale, appelé encore à maintes reprises auprès de ma voisine, il était déjà tard quand je m'avisai que de monter chez elle était devenu pour moi une habitude contractée. Cependant, je vous donne ma parole qu'elle n'avait pas suscité en moi le moindre désir. M'éprendre d'une cliente me paraissait alors chose aussi écartée du possible que le fait de commettre un inceste... Vous savez que je ne manque pas de préjugés ! Tout bonnement, je montais chez une cliente devenue une amie et qui, chaque fois, m'accueillait comme si elle m'eût fait demander d'urgence. C'est cette assurance de sécurité qui précisément a fait ma perte. J'étais mieux que sûr de moi : la pensée que ces visites semi-professionnelles, semi-amicales pussent prendre un caractère différent ne m'effleurait absolument pas. Tout d'un coup, je tombai.

« C'est ainsi, en effet, que, bien souvent, cela arrive : vous devez le savoir mieux que moi... On peut être retenu par ses principes, on peut être enchaîné par un amour, on peut même être repoussé par l'objet qui aspire à se fondre avec nous ; on tombe comme dans une trappe.

Pendant qu'il disait ces mots le docteur eut, et dans toute la physionomie, cette expression de détresse qui me l'avait depuis longtemps rendu énigmatique, et, plus que toutes ses vertus peut-être, m'avait attaché à lui. Je lui dis avec bonne humeur :

— Vous employez des expressions! « On tombe! » Une mijaurée n'en choisirait pas d'autres. Que diable, un homme, en la circonstance que vous dites, n'a généralement pas la sensation de tomber?

— Taisez-vous! me répliqua-t-il avec vivacité, vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites... ou plutôt... pardon! vous n'avez pas du tout encore saisi l'humble vérité de mon cas. Je m'explique mal ou je ne sais pas me faire deviner assez vite. On tombe, que



l'on soit homme ou femme, quand on commet, avec ou sans préméditation, un acte qui brise votre ligne de conduite. Un homme s'incline vers en bas dès que sa volonté fléchit. Qu'il profite d'une bonne fortune, je ne suis pas là-dessus plus rigoriste que vous; mais celui qui a la bonne fortune à son foyer et qui soudain la joue d'un coup de dés, j'estime qu'il choit.

— Vous avez joué, lui dis-je, eh bien, soit! Mais qu'avez-vous perdu?

— Ha!

Il poussa cette exclamation sur un ton inusité; il la prolongea en se malaxant, du revers de la main, tout le visage. On eût dit qu'il voulait effacer quelque dégoû-

tante trace. Et je démêlai, dans les inflexions de son cri, le désespoir de s'être mis dans un cas qui, même par un ami à qui il accordait de la finesse, ne pouvait pas être compris.

En effet, je ne le comprenais pas encore tout à fait, parce que la sympathie m'avait manqué au début de notre entretien.

Il releva sur moi un œil pitoyable. Sa main avait dérangé ses cheveux. Pas d'apprêt, certes, en cette mimique. Je le savais incapable d'aucun cabotinage.

— Ce que j'ai perdu, dit-il, mais je m'efforce en vain de vous l'expliquer ! J'ai perdu ce sens de la domination de moi sans lequel il n'y a pas de bonheur viril et faute de quoi nous perdons, en outre, nous autres, toute maîtrise aussi bien sur les êtres que sur nos travaux.

— Mais, dis-je, l'amour, voyons, docteur, entendons-nous bien : l'amour ne produit pas en nous ce sentiment de diminution ! L'amour, au contraire, nous augmente, nous exalte, nous fait rayonnants, favorise même en nous un pouvoir de domination ?

— L'amour, fit-il, mais parfaitement. L'amour est tel que vous le dites. Je n'insinue pas le contraire.

— Comment !... Mais alors, vous n'aimiez donc pas?... Depuis cinq ans, vous n'aimez pas?...

— Si ! J'aime, s'écria-t-il. Certes si ! j'aime.

— Vous n'avez pas cessé d'aimer votre...

— J'aime ma femme, dit-il.

Nous restâmes en silence pendant quelques secondes

qui me parurent longues. Le docteur disait vrai. Je vis ses yeux adopter une attitude d'adoration à la fois enivrée et douloureuse que j'avais remarquée lorsqu'il se portait au-devant de Mme Barégère, au salon ou dans le jardin de ses vieux amis. Je sentais qu'il cessait de parler parce que le rappel de la tendresse qu'il avait pour sa femme le garrottait jusqu'à la suffocation.

Il regarda l'heure et fut aussitôt debout.

— Excusez-moi, me dit-il, je suis sorti du plan objectif... Vous voyez bien que j'ai perdu le contrôle et que je suis diminué. Allons! à une autre fois. Si le sujet ne vous importune pas, un jour que je serai moins fatigué, je m'efforcerai de le traiter avec une impersonnalité rigoureuse.

Il me tendit la main et ouvrit rapidement la porte, sans que je me fusse départi, moi, d'une froideur que pourtant j'avais déjà commencé de me reprocher.

J'avais commencé de me reprocher ma froideur. Étais-je donc gagné à l'indulgence? Pourquoi?

D'abord parce qu'il m'avait avoué — ce à quoi rien, après tout, ne l'obligeait, — quelques circonstances essentielles de sa liaison. Mais surtout, parce qu'il m'avait affirmé qu'il aimait sa femme : j'étais heureux, naïvement heureux, qu'il aimât sa femme.

Cependant, s'il aimait sa femme, il méritait précisément moins d'indulgence pour sa liaison!

Ah! C'est en cette contradiction que gisait tout l'intérêt de son histoire.

C'était parce que, à n'en pas douter, il aimait sa femme, et parce que, d'une manière non moins certaine, une force adverse combattait en lui cet amour, que le Docteur avait tant sollicité mon attention. Sans cette contradiction, dont un des termes, quoique connu, demeurerait encore pour moi incertain, est-ce que, malgré toute ma sympathie, je me fusse seulement occupé de lui ?

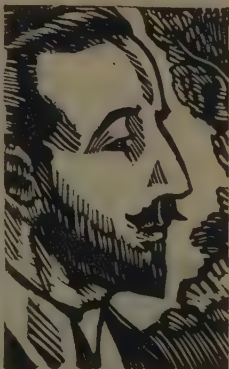
La première objection que j'avais été tenté de lui adresser était naturellement celle-ci : « Puisque vous aimez votre femme, pourquoi, je ne dirai même pas « avez-vous eu » mais « conservez-vous » une maîtresse ? » Telle est la réaction élémentaire de l'esprit logique en face d'une contradiction de cette sorte. Je ne la lui avais point adressée parce que je sais trop que la logique intervient pour une faible part dans l'explication des phénomènes naturels ; parce que aussi une maîtresse n'est pas forcément un objet dont on se défait comme un chapeau ou un appartement.

Le docteur arrivait à présent chez moi à l'heure où, d'ordinaire, après l'hôpital, il avait coutume de passer quarante minutes chez les Desréaux ou à sa clinique de l'office. Mes voisins rentrèrent tard cette année. Et mon confident profitait de l'occasion pour compléter une confiance qui l'humiliait et l'allégeait à la fois.

J'avais repris avec lui un ton amical que je ne feignais pas, car ma confiance en lui était redevenue entière, et je sentais qu'il souffrait. Restait seulement en ses « explications » quelque chose d'inexplicable et qui me laissait

plus intrigué que je ne l'étais du temps où je ne savais rien de son cas. Mais désormais, cet excellent Docteur, je le tenais pour ainsi dire à la gorge, et j'avais bien résolu de ne pas desserrer mes doigts avant qu'il m'eût livré son secret.

Ma besogne d'instructeur était aisée. Le Docteur n'ayant jamais eu de confident, s'abandonnait jusqu'à l'excès à celui que les circonstances lui avaient pour ainsi dire imposé. Je n'eusse jamais osé, quelle que fût ma curiosité, lui demander d'entrer dans les détails qu'il me fournissait spontanément et avec abondance. Ses mœurs de savant l'obligeaient à vouloir demeurer dans ce qu'il appelait « l'objectivité » ; mais son attention à peine abaissée sur sa propre aventure, la plus étroite personnalité colorait et échauffait son récit. Il était, dans ces sortes d'opérations, d'une maladresse extrême. Maintes fois il m'arriva de dire à cet homme de science, si prudent, si sobre d'expression, si rompu aux raccourcis d'une formule : « Mais je ne vous en demande pas, tant ! » Peu à peu, je pris le parti de le laisser dire parce qu'il devint évident que s'il ressuscitait tant de menus épisodes soit de sa liaison, soit de sa vie conjugale, ce n'était pas seulement pour moi qu'il le faisait, mais pour s'éclairer lui-même. Il en avait besoin ! Et je surpris d'ail-



leurs, au ton employé par lui, qu'il procédait comme un homme embarrassé qui, seul dans son cabinet, énumère à haute voix les motifs favorables et les motifs contraires, et semble faire le total d'une colonne et le total de l'autre, afin d'établir la balance. Il s'interrogeait lui-même, le pauvre, avec plus de méthode et d'application que je n'en apportais à l'interroger.

Très rapidement, il fut pour moi hors de doute que le Docteur avait été mis au supplice aussitôt qu'il était



devenu l'amant de sa voisine. Tant qu'il pouvait se considérer encore comme un médecin allant voir une malade, ou même comme un ami montant chez une jeune femme, le porte à porte lui avait semblé légitime et sa commodité tout à fait bonne à saisir. Mais

voilà ! Un geste accompli, et aussitôt il croyait ne plus pouvoir franchir ce seuil sans que concierges, fournisseurs, passants, domestiques, et surtout sa femme et pis encore, sa conscience, le surprissent en lui faisant honte de son indignité.

— Ne plus franchir ce seuil, osai-je lui dire, était-ce une chose impossible ?

Il mit devant lui ses deux bras et les arrondit en ayant

l'air de porter un fardeau énorme. Ce fardeau, c'était précisément le mystère pesant.

— Combien de temps Mme Jannet est-elle donc demeurée encore rue Desrenaudes?

— Quinze mois! Jusqu'à la fin de son bail. Mais je n'ai pas continué à aller chez elle. J'ai affronté les scènes, les moqueries, — car les femmes amoureuses se gaussent de toutes nos précautions, — l'humiliation de courir les chambres meublées, les hôtels des quartiers excentriques, les stations dans les gares, les mensonges innombrables. C'est lorsque, je ne dirai pas : « nous fûmes lassés », car elle ne se fatiguait de rien, c'est lorsqu'elle me vit décidément écoeuré, qu'elle eut elle-même, un beau jour, soudainement, l'idée de demeurer hors de Paris. Cette combinaison compliquait ma vie d'une autre manière; mais toutes les manières me paraissaient préférables à la précédente : je l'acceptai avec empressement. Depuis deux ans, Mme Jannet est à Saint-Germain.

— Vous avez beaucoup de mal à la joindre, c'est entendu. Mais une fois près d'elle, le regrettez-vous?

— Je répondrai sans ambiguïté à votre question : pas. Une fois je n'ai franchi le trajet qui me séparait de Mme Jannet sans avoir l'envie de rebrousser chemin.

— C'est un peu fort. Voyons : mettons les points sur les i, vous me le permettez?

— Je vous le permets.

— Vous aimiez, vous aimez votre femme, me dites-

vous. Mais l'amour est une chose complexe. Votre cœur était chez vous, je n'en doute pas; mais le cœur ne contient pas tout l'amour. Vos sens, vos désirs capricieux, la chair dont la malignité est insondable — excusez-moi, je vous en prie — recevaient-ils toute satisfaction chez vous?

Il me répondit comme à la barre, la main levée :

— Oui, oui, oui!

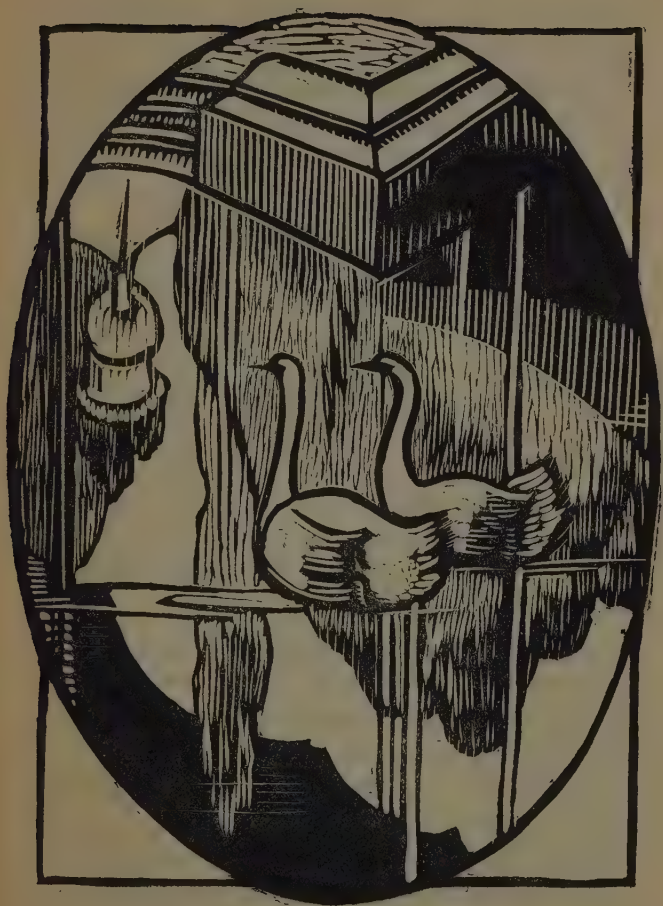
Je reçus un certain coup :

— Mais enfin, lorsque vous n'aviez pas « rebroussé chemin », malgré l'envie qui vous en prenait, lorsque vous vous trouviez en présence — si j'ose m'exprimer ainsi — de votre maîtresse, vous ne demeuriez pourtant pas insensible?

— Evidemment non.

— Remarquez que ceci n'est inconciliable avec votre déclaration précédente que pour ceux qui n'ont pas suffisamment étudié l'amour. Je poursuis mon enquête au dernier point indiscrète. Lorsque vous parcouriez ce fameux « chemin non rebroussé », ne pensiez-vous pas au plaisir qui, même malgré vous, vous était réservé au bout?

— Mon cher ami, me dit le Docteur, c'est durant ces trajets que j'ai préparé mon agrégation! Imaginez ma vie. Oui, j'avais envie de rebrousser chemin; tel était du moins mon état quasi subconscient. Mais, en réalité, je n'ai jamais eu une minute pour appliquer un jugement motivé à l'examen de mon cas personnel! Si cette minute



je la distraçais de mes occupations, c'était pour établir à la hâte un horaire de trains, mesurer un laps de temps entre deux visites, précipiter un retour, et disposer mes alibis. Savez-vous que je n'ai jamais tant pensé à ma situation que depuis que je vous en parle?...

Je le regardais, je voyais surgir sa pensée de sa conscience d'homme laborieux et pur. Il était exact qu'il avait préparé et passé brillamment son agrégation durant ces deux dernières années, assez encombrées pour exténuier plus robuste que lui. Et il avait publié des travaux en outre, recueilli des observations sur les troubles mentaux, sur le rôle encore mal défini des glandes, etc., etc. ! Cet homme-là avait été pris par l' « enfant de bohème » comme un nageur par le courant. Nous autres, badauds, demandons à de tels surmenés : « Mais à quoi pensiez-vous ? » — « Je n'ai pas eu le temps de penser », me répondait le docteur.

Il y avait quelque chose de sublime dans l'innocence de sa réponse. A l'ambiguïté de son cas ? Mais, parbleu, il y pensait durant le court moment qu'ayant sonné à la petite maison de Saint-Germain, il apparaissait « comme un chien qu'on fouette », selon l'expression employée par la vieille bonne... Il y pensait, oui, tout à coup, dans le jardin ou dans le salon Desréaux, quand sa femme était particulièrement fêtée, quand il sentait davantage que c'était elle seule qu'il aimait, et quand alors passait sur son front un de ces nuages apparents à mes yeux comme une hallucination !

Je lui demandai, à brûle-pourpoint :

— Mme Barégère ne se doute de rien ?

— Si elle avait le moindre soupçon, dit-il, pour qu'elle ne le conservât pas trois minutes, je sacrifierais la liaison et au besoin la vie des deux amants.

— Cela n'arrangerait rien. Mais réfléchissons. Il est miraculeux que tout ait échappé à Mme Barégère...

— J'apporte à chaque faute que je commets les soins minutieux qu'exige une opération. Je n'oublie pas une pince dans la plaie !

— Ouiche ! Le miraculeux est qu'aucune pipelette n'ait parlé.

— Le vrai, vous le savez bien, n'est pas croyable.

— Moquez-vous de moi, lui dis-je, je vais vous parler un langage emprunté à votre propre corporation : la vérité est rarement transmissible par contact direct. Il faut une incubation chez un sujet intermédiaire. Mais cette condition observée, que le « témoin », comme vous dites, si je ne me trompe, dépose une gouttelette de salive à l'endroit voulu, et voilà les germes qui pululent : la vérité nous envahit...

Il sourit, sans doute à cause de ma comparaison pédantesque. En lui, jusque dans les questions d'ordre moral, il y avait du médecin, du bon médecin, sûr de son zèle et de la qualité de ses soins, et qui voyait sans trembler se présenter la maladie menaçante. Inconvénient professionnel, assurément, et, dans l'espèce, tare assez grave.

Mais je voulais épuiser toutes les hypothèses qui eussent pu réduire son cas à la qualité ordinaire.

— Toutes les questions vous sont permises, il me semble que c'est enfin moi qui me les fais.

— Ce n'est pas par bonté que vous alliez... jusqu'au bout du fameux chemin ?

— Ha ! ha ! fit-il ; mais je suis beaucoup plus égoïste que vous ne sauriez le croire.

Nous pouvons, nous autres, donner des exemples de dévouement *professionnel*, et être, au demeurant, des monstres d'insensibilité. Au vrai, à part l'assiduité que

je me suis imposée comme une règle, j'épargne peu la pauvre femme.

— Ce n'est pas ce qu'elle dit !

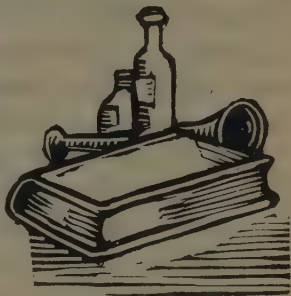
— Elle ne me voit pas tel que je suis, parce qu'elle veut que je sois tel qu'elle me désire.

— Bon... Enfin... Passons à une autre idée : vous n'auriez pas peur d'elle, par hasard ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je veux dire : vous ne craindriez pas quelque incartade de sa part, au cas où vous cesseriez de lui paraître tel qu'elle vous désire ?

— En effet, vous avez été témoin que je redoutais de sa part une explosion. Je voulais seulement, alors, lui



épargner toute crise, même intérieure. Mais ce n'était encore qu'une précaution de médecin.

— Autre chose à présent : une amante blessée peut faire scandale?...

— Elle? Jamais. Je puis l'abandonner ce soir : je suis sûr, — entendez-vous? — sûr que je n'entendrai pas parler d'elle... Mais il faut que je lui signifie, de ma bouche : « C'est fini. » Aucune femme à qui il soit moins aisé de faire admettre un retard, une négligence. Aucune femme plus facile à quitter.

— Comment le savez-vous?

— Je l'ai quittée, une fois.

— Ah!... Et pourquoi avez-vous renoué?

Il appuya les mains sur son front, et les écarta en un geste désespéré :

— Ayant rompu, ne vous seriez-vous pas aperçu par hasard que c'est vous qui ne pouviez pas rompre?

— Elle m'a fait rappeler comme médecin : elle était réellement malade...

— De chagrin? parbleu!

— Mais non! de la rougeole.

Nous eûmes une minute de silence.

— Allons, dis-je, je n'ai plus qu'à ramasser toutes mes questions pour aboutir à une dernière : 1° Vous n'aimez pas Mme Jannet; 2° ce n'est ni par bonté, ni par crainte que vous demeurez l'amant de Mme Jannet; 3° vous avez fait nettement profession d'égoïsme ; et d'ailleurs vous avez déjà une première fois rompu. Tout



donc, vous porte à briser de façon définitive avec votre maîtresse. Eh bien, pourquoi ne le faites-vous pas ?

Nous arrivions au guichet ; il me quitta pour aller prendre son billet, puis il revint :

— Le train est parti, me dit-il. Une minute de retard. A présent j'ai une heure à attendre. Déjeunons ensemble ?

Nous redescendîmes pour nous installer à un restaurant.

J'allais lui poser de nouveau ma dernière question, mais il la prévint en entamant une diatribe endiablée contre ce que peut être toute liaison pour un homme de son espèce. Il essayait encore de « faire de l'objectivité » en traitant le sujet de manière que rien de ce qu'il disait ne s'appliquât directement à sa maîtresse, mais cela avait l'air non pas même d'une attention, mais d'un reste d'attention envers elle. Et puis je savais combien il était maladroit en ces artifices et que, malgré lui, il allait tout à l'heure empoigner son sujet sans mettre des gants.

— A la rigueur, dit-il, un homme occupé comme je le suis, peut être porté par un bond du sang vers une

femme qui ne fera pas de cette rencontre une affaire d'Etat; mais s'il existe une situation odieuse autant que ridicule, c'est celle d'un homme qui quitte — avec quelles difficultés! — l'atmosphère de tendresse dont il est environné chez lui pour trouver ailleurs un air qui n'arrive jamais à être de même qualité, et qui cependant est de même nature. La femme qui veut qu'on lui ait réservé, à elle exclusivement, toutes ses pensées, depuis la dernière entrevue! Savez-vous ce que c'est? La femme qui vous oblige à retrouver l'emploi de toutes les minutes vécues en son absence!... La femme à qui il est indispensable de faire croire que chacune de ces minutes n'a été par nous considérée que comme un rapt fait à elle personnellement! La femme qui vous dit : « Il a fait de l'orage, mercredi : est-ce que tu as pensé à moi? » — « Non, je n'ai pas entendu l'orage : j'étais en train de plonger dans son bain froid ma pauvre typhique... » — « Dans son bain! Alors tu l'as vue nue? » Et, même à un tel propos, voilà la jalousie qui s'éveille et qui se porte sur tout... sur un parfum, sur un bout de papier, sur un brin de fil, sur un cheveu, sur le signet marquant la page de l'ouvrage technique que vous lisiez en arrivant chez elle!...

— Cela n'est odieux ou ridicule que pour celui qui, comme vous dites, est comblé de telles puérités amoureuses. Peut-être les possédez-vous en double exemplaire? Vous êtes riche! Combien vous jalouseraient, qui souffrent de n'avoir pas du tout ces babioles!



— Ce qui est pitoyable, voyez-vous, c'est l'enquête trépidante de la femme privée de son amant durant des jours et des nuits. On assiste là au spectacle d'une malheureuse qui s'exténue, comme en un cauchemar, à réajuster et recoudre mille lambeaux de toile déchirés, dont elle veut, coûte que coûte, reconstituer en ses dimensions et son dessin, la voile détruite par la tempête. C'est atroce. Je crois que la seule vie amoureuse, quoi qu'on dise, est la vie commune, devînt-elle bourgeoise. Elle interrompt les poussées de l'imagination; elle répartit sur une surface de dimensions rationnelles la somme des désirs légitimes... Oui, oui, vous allez m'objecter : « Eh! bien, et l'amour-ouragan? et l'amour littéraire? qu'en faites-vous? » Au diable! ma foi, je le laisse à la littérature — beaucoup plutôt qu'aux littérateurs!... — Pour ma part, je le vois inconciliable avec la vie d'un homme qui a une œuvre à accomplir.

— Que d'exemples pourraient être cités qui s'opposent à votre thèse!

— Je ne dis pas non. Peut-être, après tout, ne parlé-je ici que d'un cas particulier...

Et en effet, il était incapable de parler d'un autre cas que le sien. Et ayant trébuché sur ce sol étroitement domestique, il demeura là, par terre, agité comme un possédé; et il vomissait, sans assez de retenue, son dépit accumulé contre les innombrables vexations qu'il avait eu à endurer de sa liaison avec Mme Jannet. Certes, je l'avais depuis longtemps senti malheureux, mais je n'eusse ja-

mais cru qu'un tel amas de ressentiments pût être entassé dans son cœur. Et, en effet, pour qu'il eût déjà rompu une fois, à quelles extrémités avait-il dû être acculé, étant donné le mal inouï qu'il se donnait sous mes yeux pour rompre avec une femme dont il déclarait précisément que rien n'était plus facile que de la quitter !

Je me garde de rapporter les particularités, infiniment indiscrètes, et non moins banales, sur lesquelles il s'étendit dans le feu de son improvisation touchant ses rapports avec Mme Jannet. Il alla à un point qui me laissa croire même qu'il s'échauffait volontairement.

Nous avions achevé notre repas ; je le reconduisais à la gare. Je le menai jusque sur le quai. Nous causions encore, en marchant, et du même sujet. Or, comme il n'aboutissait pas à se délester des rancœurs amassées par la faute de sa liaison, — car c'était la première fois qu'il en rejetait la bourbe — et que, malgré cela, il s'en trouvait toujours souillé, une idée me vint :

— Il faut presque regretter que Mme Barégère n'ait pas été informée...

— Pourquoi ? fit-il, en se tournant vivement vers moi.

— Parce que j'imagine que cela vous eût obligé sans hésitation ni retour, à la rupture irrévocable.

Il me dit :

— Mme Barégère est informée.

J'éprouvai un saisissement :

— Mme Barégère est informée ?... Mais par qui ?

— Par moi. De ce matin.



Il n'eut que le temps de sauter dans un compartiment dont la portière était encore entr'ouverte. Le train s'ébranlait.

Je demeurai sur place, sidéré.

Puis je repris le chemin d'Auteuil, à pied, pour m'aérer. J'avais besoin de recouvrer mes esprits.

Mme Barégère était informée ! Elle était informée par lui !...

« C'est pour m'annoncer ce grand acte accompli, me dis-je, qu'il est venu chez moi ce matin, et il a passé avec moi deux heures à ne pas me l'annoncer. Il n'a pu me l'annoncer qu'en fuyant, et encore sollicité par une opinion de moi qui se trouvait d'accord avec la sienne... »

Comme je suivais cette pensée, j'aboutis à conclure :

« C'est un homme à n'avoir parlé à sa femme qu'à la

dernière extrémité : mais il n'a parlé à sa femme que pour s'obliger à rompre. En effet, Mme Barégère informée, plus de déplacements possibles, plus de vie au dehors qui ne deviennent envers elle actes d'hostilité ouverte. De tels actes, il ne les fera jamais. Et il va en ce moment à Saint-Germain pour rompre ; dans l'instant qui s'écoule, il rompt ; quand je le reverrai, il aura rompu!... »

« Inattendu, surprenant, mais la réalité... »

Soudain, une pitié simultanée m'envahit pour les deux femmes. Mme Barégère!... Il avait fait son aveu à la dernière minute... en partant pour l'hôpital ! J'imaginai... J'en avais le frisson. L'aveu!... Quel breuvage matinal!... Comme compensation, l'annonce de la rupture? Oui. Mais que vaut ce baume empoisonné sur un épiderme délicat?

Quant à la scène de Saint-Germain, elle ne me valait pas une moindre peine. Mme Jannet, aussi concentrée que prompte à s'extérioriser, incertaine et passionnée, ne m'avait pas paru du tout antipathique; les circonstances de ses amours tourmentées les avaient pu rendre intolérables au Docteur, certes; mais ce Docteur, elle l'aimait! Et par ce Docteur, en ce moment, elle était crucifiée!...

Avec quelle impatience j'attendis les nouvelles! Je n'avais pas eu le loisir de recommander au Docteur de m'informer sans retard. Mais je comptais sur la faculté qu'il avait de penser simultanément à des sujets nombreux, pour ne pas douter que, parmi les images qui se présenteraient à son esprit, malgré ses soucis, il ne vît un

ami qui attendait, à Auteuil, en regardant tomber les feuilles desséchées du jardin Desréaux.

Je les vis tomber les feuilles desséchées du jardin Desréaux ! Le lendemain, pas de visite, pas une lettre. Je ne me fusse jamais cru capable de m'occuper autant de mon prochain. Je n'osais sortir parce que j'attendais des nouvelles ; et le jardin où j'avais tant de fois désiré me promener sans rencontrer personne, quand je le savais désert, aujourd'hui, je n'étais pas tenté d'y aller. Malgré son feuillage d'or déjà trop allégé, il avait une beauté plus sévère que triste. Les feuilles tombaient, la peinture s'effaçait, la vigoureuse eau-forte des troncs d'arbres bien dessinés, s'y substituait d'heure en heure, comme ces images qui viennent en avant sous une image vaporisée, et auxquelles nous a habitués l'écran.



C'est en essayant de m'assoupir devant cette attrayante métamorphose que je vis s'ouvrir les persiennes de la maison Desréaux. Une à une elles s'entre-bâillaient, sans hâte, suivant presque le rythme de la nature. Mais ceci annonçait le retour de la famille.

Tout à coup, je me sentis toucher à l'épaule : le Docteur était derrière moi.

— J'ai rompu, me dit-il.

— Ah! Et dans quel état avez-vous laissé la malheureuse?

— C'est l'état de ma femme qui m'inquiète...

— Madame Barégère n'est pas bien? Ah! Que vous a-t-elle dit quand vous lui avez fait l'aveu?

— Elle m'a dit : « Je savais. »

— Diable!

— Elle savait. L'aveu n'était cependant pas superflu, en même temps que j'accomplissais la rupture. Il ne laissait rien d'ambigu; il nettoyait. N'est-ce pas votre avis?

— Oui. Mais puisqu'elle savait, comment expliquez-vous le choc?

— Ah! autre chose est de savoir, autre chose de s'entendre dire! Puissance des mots prononcés. Le verbe qui était au commencement de tout. La formule plus efficace que les drogues... Elle a eu une réaction de la dernière violence. L'annonce de la rupture accomplie, du bon ordre renaissant, la confiance, cœur à cœur, de la maudite fatalité de cette liaison, rien n'a pu la calmer; elle est au lit. Etat de prostration complet; forte fièvre.

— « On ne badine pas avec l'amour! »

— A qui le dites-vous!

— Ah ça, vous ne redouteriez pas des conséquences graves?

— Que sait-on, avec les traumatismes moraux! Ils abolissent la résistance. La résistance, vous m'avez entendu dire qu'elle est le souverain remède, le vrai méde-



cin... Je vous quitte; je voulais seulement vous annoncer ce qui est fait.

Devant l'émotion que lui causait l'état de sa femme, je n'osai pas l'interroger sur Saint-Germain.

Le même jour, je recevais une invitation chez les Desréaux, encore datée de Bretagne. Ils annonçaient leur arrivée prochaine; ils demandaient à leurs amis de leur réserver une date pour la première réunion.

Je revis plusieurs fois le Docteur, mais en coup de vent. Il m'entretenait exclusivement de sa femme. Elle était atteinte d'un « zona » dans la partie dorsale droite, maladie fort douloureuse et dont les médecins avouent généralement ignorer la nature et la provenance. Il la soignait de ses propres mains, appliquait les pansements la nuit comme le jour. Et il me décrivait, avec des détails superflus pour moi, les progrès du mal, à l'épaule, au bras et « intéressant jusqu'à la pointe du sein ».

Il avait appelé en consultation plusieurs de ses plus savants confrères. Les uns en faisaient une affection rhumatismale; les autres une sœur de la varicelle. Lui, il haussait les épaules :

— C'est moi, disait-il, qui suis la cause de son mal...

Et il se passait les mains dans les cheveux, et relevait vers moi une tête désespérée.

Lorsqu'il ne venait pas, j'allais moi-même rue Desrenaudes prendre des nouvelles de la malade. Elle ne recevait pas.

Lorsqu'il venait, c'était pour recommencer sa plainte,

redire ses opinions, gémir sur l'ignorance des médecins, sur l'ignorance générale.

Vis-à-vis d'une telle douleur, d'une unique préoccupation, je jugeai toujours indiscret d'introduire la moindre question touchant l'autre victime, celle de Saint-Germain.

Trois semaines étaient écoulées depuis que j'avais vu se rouvrir les fenêtres de mes voisins. Je reçus un nouveau mot de Mme Desréaux me rappelant sa première réunion.

On entrait dans l'hiver; il ne fallait plus songer au jardin. Un beau feu de bois flambait dans les cheminées; les lampes, fumeuses et malodorantes, telles qu'elles étaient à cette époque-là, répandaient, en revanche, une clarté douce, tamisée, fort agréable. Cette première soirée de la saison semblait devoir être assez nombreuse.

Je n'avais pas salué le maître et la maîtresse de maison, que je reçus un choc violent au cœur : je venais d'apercevoir Mme de Pons.

Elle ici!

Je savais qu'elle avait été pour la seconde fois indignement abandonnée par son mari... Mais peu m'importait : je la revoyais, et, d'un seul coup, tout le reste cessait de m'intéresser.

M. et Mme Desréaux me firent reproche de n'avoir pas été à la mer, sous le prétexte que j'étais un peu pâle. Ils me dirent tout de suite :



— Nous n'allons malheureusement pas voir le Docteur ni sa femme. Mme Barégère n'est pas rétablie...

Mais déjà je m'évadais pour aller saluer Mme de Pons.

Elle m'accueillit comme si rien ne s'était passé depuis notre séparation. Je ne lui cachai guère ma joie de la revoir et je crois que nous nous entraîâmes mutuellement dans un petit salon.

Avant d'aborder aucun sujet qui nous touchât au vif, il nous était inévitable de parler des Barégère, attendu que c'était à cause d'eux, ou du moins à cause de la fameuse liaison « secrète », qu'elle avait toujours évité de connaître les Desréaux.

— J'ai fait, malgré moi, la connaissance de M. et de Mme Desréaux ces vacances, me dit-elle, sur la plage. D'ailleurs, à quoi bon me priver de venir chez eux, sous le prétexte que je serais seule à connaître une affaire dont il fallait respecter le secret : tout le monde le sait.

— Comment ! Tout le monde le sait ?...

— Certainement. Les Desréaux eux-mêmes m'en ont parlé. On en parlait ici tout à l'heure. Tout le monde en parle.

— Comment se fait-il que personne ne m'en ait parlé à moi ?

— Parce qu'ils ont peur que vous n'en fassiez un roman !

— Mais, c'est une histoire commune, archi-quelconque, bête comme chou ! Jamais je n'y verrais, pour ma part, un sujet de roman !

— Ah ! je vous retrouve bien, mon cher ami ! D'abord, ils ignorent totalement que vous dédaignez les histoires « communes, archi-quelconques, bêtes comme chou », et puis...

— Et puis, je ne trouve pas, pour ma part, cette anecdote tellement dépourvue de piquant.

— Ah ! si vous y voyez, par exemple, le moindre sel, dites-moi, je vous en prie, où il est !

— Il est dans la fin de l'histoire.

— Vous voulez dire : dans la rupture ? Mais c'est la conclusion d'un feuilleton quelconque. Des affaires de ménage ! des tromperies ! des femmes malheureuses !... Banalité ! banalité ! Et tout n'est que banalité ! Si je voyais à l'aventure du Docteur quelque intérêt, ce serait dans ma déception à moi qui ai si longtemps épié sur son front une énigme que j'avoue avoir crue d'importance, tout au moins rare ou curieuse... Ce serait la confession publique de ma déconvenue.

— Attendez la fin, dit Mme de Pons.

— La fin ? Ou bien nous ne nous entendons pas du tout, ou bien la fin, c'est la situation lamentable de deux

dames par suite de la mauvaise conduite d'un monsieur. Verriez-vous là, par malheur, la fin d'un roman à moi?

— Attendez ! dit Mme de Pons. Et d'abord, de quelle rupture parlez-vous ?

— En effet, il y en a eu une première. Je n'ai pas oublié que vous étiez au courant de l'histoire avant qu'elle eût débuté pour moi. Vous avez connu la première rupture, bon. J'imagine que vous n'ignorez pas la seconde, autrement dit la définitive.

— Je connais la seconde.

— Pourquoi ne répétez-vous pas, après moi : « La définitive ? »

— Parce qu'il ne faut jurer de rien.

— Oh ! si. Dans le cas présent, si ! J'ai eu les confidences du Docteur ; j'ai entendu, j'ai vu. Je sais l'état de sa malheureuse femme ; je sais qu'il n'aime qu'elle, qu'il n'a jamais aimé qu'elle !...

— Tiens ! tiens ! fit Mme de Pons, mais je constate que vous vous animez à propos de ces personnages. Toucherions-nous le point où cette histoire commence à avoir de l'intérêt pour vous ?

— Mais non ! Laissons ces affaires, et maintenant, causons de nous... ..

Nous nous mêmes à causer de nous. Et c'était un autre sujet. Mme de Pons est la plus grande amie que j'aie eue. La revoir ressuscitait un passé trop vivant encore, et je goûtais, cette fois pour mon compte, une exquise soirée chez les Desréaux.

A plusieurs reprises, quand, vers midi, le Docteur se présenta chez moi, on eut ordre de lui dire que je n'étais pas là. Je déjeunais avec Mme de Pons.

Mais je ne manquais pas d'aller prendre des nouvelles de Mme Barégère.

Je faisais un tour au Bois en compagnie de Mme de Pons, et, ensemble, nous descendions, souvent à pied, jusqu'aux Ternes et à la rue Desrenaudes.

Un jour, vers quatre heures de l'après-midi, nous remontions ensemble cette rue qu'habitait le Docteur, lorsque je le vis sortir d'une maison qui n'était pas la sienne. Nous marchions sur le trottoir opposé. Il me vit, lui aussi, mais il ne connaissait pas Mme de Pons et ne fit aucun signe; il semblait pressé, il rentrait chez lui.

— S'il n'avait pas couru si vite, dis-je à Mme de Pons, je vous aurais présenté à votre personnage de roman.

— Ah! c'est lui? dit-elle, en se retournant pour regarder le numéro de l'immeuble d'où nous l'avions vu sortir.

Elle ajouta aussitôt :

— Ne plaisantez pas.

— Je ne me moque pas de lui. Je l'aime beaucoup. Il est fort intelligent. Mais il n'est pas personnage de roman.

— Si!

— Pour d'autres, soit; pour moi, non.

— Si. Pour vous.

— Allons, ne recommencez pas. Vous ne pensez pas ce que vous dites.

— Je pense ce que je dis. Et voulez-vous que je vous dise une chose que je pense ?

— Bien entendu.

— Je pense que votre personnage de roman — de roman à vous, vous m'entendez bien ? — nous l'avons vu, vous et moi, il y a un instant, sortir de chez sa maîtresse.

— De chez sa maîtresse !... Ah ! en effet, vous voulez dire que Mme Jannet a habité rue Desrenaudes, autrefois ?

— Autrefois, oui, je le sais. Mais elle y habite de nouveau aujourd'hui.

— Aujourd'hui !... Et depuis quand ?

— D'après ce qui m'a été rapporté, pas depuis plus de quarante-huit heures.

— C'est invraisemblable ! C'est la chose la plus folle. Si cela était, ce serait de la part de cette femme une véritable canaillerie. Ce serait venir provoquer un homme qui a combattu comme il a pu, mais âprement, pour la défense de son foyer, de sa situation sociale, de la science !

— Non, si le Docteur estime ce voisinage un moindre mal, un moyen de ne plus s'absenter, de ne pas perdre un temps précieux pour la science comme pour sa carrière, enfin de ne plus fournir qu'un minimum de sujets d'inquiétude à sa femme...

— Mais je vous ai dit que le Docteur n'aime pas

Mme Jannet, qu'il est excédé par elle et qu'il aime sa femme!

— Moi, je vous dis, mon ami, ce que je sais : c'est que le Docteur a fait revenir Mme Jannet au lieu exactement où il l'avait prise.

— Et il recommencerait — dans des conditions cent fois pires — à tourner une roue qu'il ne voulait pas, qu'il ne veut pas tourner?... Ce savant serait donc le plus bel exemple de l'ignorance de soi...

— Vous-même, tout en le fréquentant chaque jour, l'interrogeant, le sondant, l'accouchant, vous avez bien ignoré le monstre!... Mais, dites-moi : cette constatation, qui est attristante, n'a pas l'air de vous désoler?...

— C'est que je songe qu'en effet... Eh bien ! je songe que, comme vous le dites, il pourrait bien être personnage de roman...



Le lendemain même de cette rencontre dans la rue Desrenaudes, avant l'heure du déjeuner, sous les arbres dénudés du jardin Desréaux, j'aperçus le Docteur. Il se promenait seul. Je pensais qu'il désirait être vu de moi, souhai-

tait me parler, mais n'osait pas venir chez moi, n'y ayant pas été reçu les jours précédents.

Je descendis et allai le rejoindre.

Après lui avoir demandé, comme toujours, des nouvelles de sa femme — qui n'inspirait plus d'inquiétude — il y eut quelque embarras entre nous. Alors, tout à coup, je lui dis :

— Je sais d'où vous sortiez, hier, quand je vous ai croisé rue Desrenaudes.

Il ne donna pas signe qu'il m'eût entendu. Il m'avait certainement entendu. Nous marchions sur les feuilles humides. Les canards plongeaient dans une eau bourbeuse. Aucun mot ne semblait plus possible entre le Docteur et moi. Nous tournions, nous tournions. Je le regardai : il me parut vieilli, et son pas était lourd. Quel poids devait-il porter sur les épaules !

Enfin, à tout hasard, je risquai :

— N'expliquons rien...

— On n'expliquera rien, me dit-il, tant qu'on n'aura pas abordé avec complaisance les contradictions dont est faite la nature humaine. Toutes les divisions établies sont arbitraires. L'unité, l'unité surtout, dans le domaine moral, est le comble de l'artificiel. Seulement, il ne faudrait pas avoir peur de pénétrer dans nos ténébreux labyrinthes. La nuit que nous contenons au dedans de notre pauvre sphère est plus effrayante que le « silence de ces espaces infinis » qui émouvait Pascal...

— Il y a plus simple, lui dis-je : peut-être que les

gens trop heureux ont un incoercible besoin de se procurer des soucis...

Il regarda sa montre. Sans doute lui restait-il quelques minutes. Nous passions devant la Chaumière; il s'y arrêta pour s'asseoir.

Je crus qu'il voulait encore me parler. Mais dès qu'il fut affalé dans un de ces fauteuils de jonc où je l'avais vu se pâmer en écoutant sa femme par les belles nuits d'été, cet homme doué de si puissantes qualités viriles, je m'aperçus qu'il pleurait.

Il se redressa promptement, et secoua les épaules.

Un peintre d'autrefois n'eût pas choisi de plus parfait modèle pour représenter Jacob vigoureux mais fourbu à l'issue de la lutte avec l'Ange.

A ce moment se détacha, au-dessus de nos têtes, une poignée de feuilles d'automne vidées de sève; leur bruit inattendu, insolite, aérien, mol et léger, aussitôt que perçu évanoui, évoqua pour mon imagination émue celui d'une aile : l'autre lutteur remontait-il provisoirement vers les hautes branches et le ciel sombre?...





Secaux. — Imprimerie Charaire.



FEUILLET DE CIRCULATION DATE DUE

17 APR 1948		
26 OCT 48		
DEC 48		
11 JAN 1949		
FEB 1949		
29 JUL 1949		
16 JUL 50		
24 JAN 1950		
19 MAY 1950		
26 JUN 1952		
4 OCT		
30 AVR		
7 OCT		
20 JUL		
OCT 17 1957		

176752

000

